

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 23 janvier 1730.

ACTEURS.

M. ORGON.

MARIO.

SILVIA.[1]

DORANTE.

LISETTE, femme de chambre de Silvia.

ARLEQUIN,[2] valet de Dorante.

UN LAQUAIS.

* * * * *

La scène est à Paris.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Mais, encore une fois, de quoi vous mêlez-vous? Pourquoi répondre de mes sentiments?

LISETTE.

C'est que j'ai cru que, dans cette occasion-ci, vos sentiments ressembleroient à ceux de tout le monde. Monsieur votre père me demande si vous êtes bien aise qu'il vous marie, si vous en avez quelque joie. Moi, je lui réponds qu'oui[3]; cela va tout de suite[4] et il n'y a peut-être que vous de fille[5] au monde pour qui ce *oui*-là ne soit pas vrai. Le *non* n'est pas naturel.

SILVIA.

Le non n'est pas naturel? Quelle sotte naïveté! Le mariage auroit donc de grands charmes pour vous?

LISETTE.

Eh bien! c'est encore *oui*, par exemple.

SILVIA.

Taisez-vous; allez répondre vos impertinences ailleurs,[6] et sachez que ce n'est pas à vous à juger[7] de mon coeur par le vôtre.

LISETTE.

Mon coeur est fait comme celui de tout le monde. De quoi le vôtre s'avise- t-il de n'être fait comme celui de personne?

SILVIA.

Je vous dis que, si elle osoit, elle m'appellerait une originale.[8]

LISETTE.

Si j'étois votre égale, nous verrions.

SILVIA.

Vous travaillez à me fâcher. Lisette.

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein. Mais, dans le fond, voyons, quel mal ai-je fait de dire à monsieur Orgon que vous étiez bien aise d'être mariée?

SILVIA.

Premièrement, c'est que tu n'as pas dit vrai: je ne m'ennuie pas d'être fille.

LISETTE.

Cela est encore tout neuf.[9]

SILVIA.

C'est qu'il n'est pas nécessaire que mon père croie me faire tant de plaisir en me mariant, parce que cela le fait agir avec une confiance qui ne servira peut-être de rien.

LISETTE.

Quoi! vous n'épouserez pas celui qu'il vous destine?

SILVIA.

Que sais-je? Peut-être ne me conviendra-t-il point, et cela m'inquiète.

LISETTE.

On dit que votre futur est un des plus honnêtes hommes du monde; qu'il est bien fait, aimable,[10] de bonne mine; qu'on ne peut pas avoir plus d'esprit; qu'on ne sauroit être d'un meilleur caractère. Que voulez-vous de plus? Peut-on se figurer de mariage plus doux, d'union[11] plus délicieuse?[12]

SILVIA.

Délicieuse? Que tu es folle, avec tes expressions!

LISETTE.

Ma foi! Madame, c'est qu'il est heureux qu'un amant de cette espèce-là veuille se marier dans les formes;[13] il n'y a presque point de fille, s'il lui faisoit la cour, qui ne fût en danger de l'épouser sans cérémonie. Aimable, bien fait, voilà de quoi vivre[14] pour l'amour; sociable et spirituel, voilà pour l'entretien de la société. Pardi![15] tout en sera bon[16] dans cet homme-là; l'utile et l'agréable, tout s'y trouve.[17]

SILVIA.

Oui, dans le portrait que tu en fais, et on dit qu'il y ressemble; mais c'est un on dit, et je pourrais bien n'être pas de ce sentiment-là, moi. Il est bel homme, dit-on, et c'est presque tant pis.

LISETTE.

Tant pis! tant pis! mais voilà une pensée bien hétéroclite![18]

SILVIA.

C'est une pensée de très bon sens.[19] Volontiers un bel homme est fat; je l'ai remarqué.

LISETTE.

Oh! il a tort d'être fat, mais il a raison d'être beau.

SILVIA.

On ajoute qu'il est bien fait; passe.[20]

LISETTE.

Oui-da,[21] cela est pardonnable.

SILVIA.

De beauté[22] et de bonne mine, je l'en dispense; ce sont là des agréments superflus.

LISETTE.

Vertuchoux![23] si je me marie jamais, ce superflu-là sera mon nécessaire.[24]

SILVIA.

Tu ne sais ce que tu dis. Dans le mariage, on a plus souvent affaire à l'homme raisonnable qu'à l'aimable homme: en un mot, je ne lui demande qu'un bon caractère, et cela est plus difficile à trouver qu'on ne pense. On loue beaucoup le sien; mais qui est-ce qui a vécu avec lui? Les hommes ne se contrefont-ils[25] pas, surtout quand ils ont de l'esprit? N'en ai-je pas vu, moi, qui paroisoient, avec leurs amis, les meilleures gens du monde? C'est la douceur, la raison, l'enjouement même; il n'y a pas jusqu'à leur physionomie qui ne soit garante de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. Monsieur un tel a l'air d'un galant homme, d'un homme bien raisonnable, disoit-on tous les jours d'Ergaste. Aussi l'est-il[26] répondoit-on; je l'ai répondu moi-même. Sa physionomie ne vous ment pas d'un mot.[27] Oui, fiez-vous y à cette physionomie si douce, si prévenante, qui disparoit un quart d'heure après, pour faire place à un visage sombre, brutal, farouche, qui devient l'effroi de toute une maison. Ergaste s'est marié; sa femme, ses enfants, son domestique, ne lui connoissent encore que ce visage-là, pendant qu'il promène partout ailleurs cette physionomie si aimable que nous lui voyons, et qui n'est qu'un masque qu'il prend au sortir de chez lui.

LISETTE.

Quel fantasque avec ses deux visages!

SILVIA.

N'est-on pas content de Léandre, quand on le voit? Eh bien! chez lui, c'est un homme qui ne dit mot, qui ne rit ni qui ne gronde:[28] c'est une âme[29] glacée, solitaire, inaccessible. Sa femme ne la connoît point, n'a point de commerce avec elle; elle n'est mariée qu'avec une figure qui sort d'un cabinet, qui vient à table, et qui fait expirer de langueur, de froid et d'ennui tout ce qui l'environne. N'est-ce pas là un mari bien amusant?

LISETTE.

Je gèle au récit que vous m'en faites. Mais Tersandre, par exemple?

SILVIA.

Oui, Tersandre! il venoit l'autre jour de s'emporter contre sa femme. J'arrive, on m'annonce: je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts, d'un air serein, dégagé; vous auriez dit qu'il sortait de la conversation la plus badine; sa bouche et ses yeux rioient encore. Le fourbe! Voilà ce que c'est que les hommes. Qui est-ce qui croit que sa femme est à plaindre avec lui? Je la trouvai toute abattue, le teint plombé, avec des yeux qui venoient de pleurer; je la trouvai comme je serai peut-être: voilà mon portrait à venir; je vais du moins risquer d'en être une copie. Elle me fit pitié, Lisette; si j'allois te faire pitié aussi? Cela est terrible! qu'en dis-tu? Songe à ce que c'est qu'un mari.

LISETTE.

Un mari? c'est un mari. Vous ne deviez pas finir par ce mot-là; il me raccommode avec tout le reste.[30]

SCÈNE II.

M, ORGON, SILVIA, LISETTE.

M. ORGON.

Eh! bonjour, ma fille. La nouvelle que je viens t'annoncer te fera-t-elle plaisir? Ton prétendu arrive aujourd'hui; son père me l'apprend par cette lettre-ci. Tu ne me réponds rien; tu me parois triste. Lisette de son côté baisse les yeux. Qu'est-ce que cela signifie? Parle donc, toi; de quoi s'agit-il?

LISETTE.

Monsieur, un visage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une âme gelée qui se tient à l'écart; et puis le portrait d'une femme qui a le visage abattu, un teint

plombé, des yeux bouffis et qui viennent de pleurer; voilà, Monsieur, tout ce que nous considérons avec tant de recueillement.

M. ORGON.

Que veut dire ce galimatias? Une âme, un portrait! Explique-toi donc: je n'y entends rien.

SILVIA.

C'est que j'entretenois Lisette du malheur d'une femme maltraitée par son mari; je lui citois celle de Tersandre, que je trouvai l'autre jour fort abattue, parce que son mari venoit de la quereller; et je faisois là- dessus mes réflexions.

LISETTE.

Oui, nous parlions d'une physionomie qui va et qui vient; nous disions qu'un mari porte un masque avec le monde, et une grimace[31] avec sa femme.

M. ORGON.

De tout cela,[32] ma fille, je comprends que le mariage t'alarme, d'autant plus que tu ne connois point Dorante.

LISETTE.

Premièrement, il est beau; et c'est presque tant pis.

M. ORGON.

Tant pis! Rêves-tu, avec ton tant pis?

LISETTE.

Moi, je dis ce qu'on m'apprend: c'est la doctrine de Madame; j'étudie sous elle.

M. ORGON.

Allons, allons, il n'est pas question de tout cela. Tiens, ma chère enfant, tu sais combien je t'aime. Dorante vient pour t'épouser. Dans le dernier voyage que je fis en province, j'arrêtai ce mariage-là avec son père, qui est mon intime et mon ancien ami; mais ce fut à condition que[33] vous vous plairiez à tous deux et que vous auriez entière liberté de vous expliquer là-dessus. Je te défends toute complaisance à mon égard. Si Dorante ne te convient point, tu n'as qu'à le dire, et il repart; si tu ne lui convenois pas, il repart de même,

LISETTE.

Un *duo* de tendresse en décidera, comme à l'Opéra: «Vous me voulez, je vous veux; vite un notaire[34]!» ou bien: «M'aimez-vous? non; ni moi non plus, vite à cheval!»

M. ORGON.

Pour moi, je n'ai jamais vu Dorante: il étoit absent quand j'étois chez son père; mais, sur tout le bien[35] qu'on m'en a dit, je ne saurois craindre que vous vous remerciiez[36] ni l'un ni l'autre.

SILVIA.

Je suis pénétrée de vos bontés, mon père. Vous me défendez toute complaisance, et je vous obéirai.

M. ORGON.

Je te l'ordonne.

SILVIA.

Mais, si j'osois, je vous proposerois, sur une idée qui me vient, de m'accorder une grâce qui me tranquilliserait tout à fait.

M. ORGON.

Parle ... Si la chose est faisable, je te l'accorde.

SILVIA.

Elle est très faisable; mais je crains que ce ne soit abuser de vos bontés.

M. ORGON.

Eh bien! abuse. Va, dans ce monde, il faut être un peu trop bon pour l'être assez.

LISETTE.

Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puisse dire cela.

M. ORGON.

Explique-toi, ma fille.

SILVIA.

Dorante arrive ici aujourd'hui.... Si je pouvois le voir, l'examiner un peu sans qu'il me connût! Lisette a de l'esprit, Monsieur; elle pourroit prendre ma place pour un peu de temps, et je prendrois la sienne.

M. ORGON, *à part*.

Son idée est plaisante.[37] (*Haut.*) Laisse-moi rêver un peu à ce que tu me dis là. (*A part.*) Si je la laisse faire, il doit arriver quelque chose de bien singulier. Elle ne s'y attend pas elle-même.... (*Haut.*) Soit, ma fille, je te permets le déguisement. Es-tu bien sûre de soutenir le tien, Lisette?

LISETTE.

Moi, Monsieur? Vous savez qui je suis; essayez de m'en conter,[38] et manquez de respect, si vous l'osez, à cette contenance-ci. Voilà un échantillon des bons airs[39] avec lesquels je vous attends. Qu'en dites- vous? Hem? retrouvez-vous Lisette?

M. ORGON.

Comment donc! je m'y trompe actuellement moi-même. Mais il n'y a point de temps à perdre: va t'ajuster suivant ton rôle. Dorante peut nous surprendre. Hâtez-vous, et qu'on donne le mot à toute la maison.

SILVIA.

Il ne me faut presque qu'un tablier.[40]

LISETTE.

Et moi, je vais à ma toilette. Venez m'y coiffer, Lisette, pour vous accoutumer à vos fonctions.... Un peu d'attention à votre service, s'il vous plaît.

SILVIA.

Vous serez contente, marquise. Marchons!

SCÈNE III.

MARIO, M. ORGON, SILVIA.

MARIO.

Ma soeur, je te félicite de la nouvelle que j'apprends.... Nous allons voir ton amant, dit-on.

SILVIA.

Oui, mon frère, mais je n'ai pas le temps de m'arrêter: j'ai des affaires sérieuses, et mon père vous les dira. Je vous quitte.

SCÈNE IV.

M. ORGON, MARIO.

M. ORGON.

Ne l'amusez pas,[41] Mario; venez, vous saurez de quoi il s'agit.

MARIO.

Qu'y a-t-il de nouveau, Monsieur?

M. ORGON.

Je commence par vous recommander d'être discret sur ce que je vais vous dire, au moins.

MARIO.

Je suivrai vos ordres.

M. ORGON.

Nous verrons Dorante aujourd'hui; mais nous ne le verrons que déguisé.

MARIO.

Déguisé! Viendra-t-il en partie de masque?[42] lui donnerez-vous le bal?

M. ORGON.

Écoutez l'article[43] de la lettre du père. Hum!... _Je ne sais, au reste, ce que vous penserez d'une imagination[44] qui est venue à mon fils: elle est bizarre, il en convient lui-même; mais le motif est pardonnable et même délicat: c'est qu'il m'a prié de lui permettre de n'arriver d'abord chez vous que sous la figure[45] de son valet, qui, de son côté, fera le personnage de son maître.

MARIO.

Ah! ah! cela sera plaisant.[46]

M. ORGON.

Écoutez le reste: *Mon fils sait combien l'engagement qu'il va prendre est sérieux, et il espère, dit-il, sous ce déguisement de peu de durée, saisir quelques traits du caractère de notre future*[47] *et la mieux connaître, pour se régler ensuite sur ce qu'il doit faire, suivant la liberté que nous sommes convenus de leur laisser. Pour moi, qui m'en fie bien à ce que vous m'avez dit de votre aimable fille, j'ai consenti à tout, en prenant la précaution de vous avertir, quoiqu'il m'ait demandé le secret de votre côté. Vous en userez là-dessus avec la future comme vous le jugerez à propos....* Voilà ce que le père m'écrit. Ce n'est pas le tout;[48] voici ce qui arrive: c'est que votre soeur, inquiète de son côté sur le chapitre[49] de Dorante, dont elle ignore le secret, m'a demandé de jouer ici la même comédie, et cela, précisément pour observer Dorante, comme Dorante veut l'observer. Qu'en dites-vous? Savez-vous rien de plus particulier que cela? Actuellement la maîtresse et la suivante se travestissent. Que me conseillez-vous, Mario? Avertirai-je votre soeur, ou non?

MARIO.

Ma foi, Monsieur, puisque les choses prennent ce train-là, je ne voudrois pas les déranger, et je respecterois l'idée qui leur est inspirée[50] à l'un et à l'autre. Il faudra bien qu'ils se parlent souvent tous deux sous ce déguisement. Voyons si leur coeur ne les avertiroit[51] pas de ce qu'ils valent. Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma soeur, toute soubrette qu'elle sera, et cela seroit charmant pour elle.

M. ORGON.

Nous verrons un peu comment elle se tirera d'intrigue.[52]

MARIO.

C'est une aventure qui ne sauroit manquer de nous divertir. Je veux me trouver au début et les agacer[53] tous deux.

SCÈNE V.

SILVIA, M. ORGON, MARIO.

SILVIA.

Me voilà, Monsieur: ai-je mauvaise grâce en femme de chambre? Et vous, mon frère, vous savez de quoi il s'agit, apparemment... Comment me trouvez-vous?

MARIO.

Ma foi, ma soeur, c'est autant de pris que le valet;^[54] mais tu pourrais bien aussi escamoter Dorante à ta maîtresse.

SILVIA.

Franchement, je ne haïrois pas de lui plaire sous le personnage que je joue; je ne serois pas fâchée de subjuguier sa raison, de l'étourdir^[55] un peu sur la distance qu'il y aura de lui à moi. Si mes charmes font ce coup-là, ils me feront plaisir; je les estimerai. D'ailleurs, cela m'aiderait à démêler Dorante. A l'égard de son valet, je ne crains pas ses soupirs; ils n'oseront m'aborder; il y aura quelque chose dans ma physionomie qui inspirera plus de respect que d'amour à ce faquin-là.

MARIO.

Allons, doucement, ma soeur: ce faquin-là sera votre égal...

M. ORGON.

Et ne manquera pas de t'aimer.

SILVIA.

Eh bien! l'honneur de lui plaire ne me sera pas inutile. Les valets sont naturellement indiscrets; l'amour est babillard, et j'en ferai l'historien de son maître.

UN VALET.

Monsieur, il vient d'arriver un domestique qui demande à vous parler; il est suivi d'un crocheteur^[56] qui porte une valise.

M. ORGON.

Qu'il entre: c'est sans doute le valet de Dorante. Son maître peut être resté au bureau pour affaires. Où est Lisette?

SILVIA.

Lisette s'habille, et dans son miroir^[57] nous trouve très imprudents de lui livrer Dorante; elle aura bientôt fait.

M. ORGON.

Doucement! on vient.

SCENE VI.

DORANTE *en valet*, M. ORGON, SILVIA, MARIO.

DORANTE.

Je cherche M. Orgon: n'est-ce pas à lui que j'ai l'honneur de faire la révérence?

M. ORGON.

Oui, mon ami, c'est à lui-même.

DORANTE.

Monsieur, vous avez sans doute reçu de nos nouvelles; j'appartiens à monsieur Dorante, qui me suit, et qui m'envoie toujours[58] devant, vous assurer de ses respects, en attendant qu'il vous en assure lui-même.

M. ORGON.

Tu fais ta commission de fort bonne grâce. Lisette, que dis-tu de ce garçon-là?

SILVIA.

Moi, Monsieur, je dis qu'il est bien venu,[59] et qu'il promet.

DORANTE.

Vous avez bien de la bonté; je fais du mieux qu'il m'est possible.

MARIO.

Il n'est pas mal tourné, au moins: ton coeur n'a qu'à se bien tenir,[60]
Lisette.

SILVIA.

Mon coeur! c'est bien des affaires.[61]

DORANTE.

Ne vous fâchez pas, Mademoiselle; ce que dit Monsieur ne m'en fait point accroire.[62]

SILVIA.

Cette modestie-là me plaît; continuez de même.

MARIO.

Fort bien! Mais il me semble que ce nom de Mademoiselle qu'il te donne est bien sérieux.[63] Entre gens comme vous, le style des compliments ne doit pas être si grave; vous seriez toujours sur le qui-vive:[64] allons, traitez-vous plus commodément.[65] Tu as nom[66] Lisette; et toi, mon garçon, comment t'appelles-tu?

DORANTE.

Bourguignon, Monsieur, pour vous servir.

SILVIA.

Eh bien! Bourguignon, soit.

DORANTE.

Va donc pour Lisette;[67] je n'en serai pas moins votre serviteur.

MARIO.

Votre serviteur! Ce n'est point encore là votre jargon: c'est «ton serviteur» qu'il faut dire.

M. ORGON.

Ah! ah! ah! ah!

SILVIA, *bas à Mario.*

Vous me jouez, mon frère.

DORANTE.

A l'égard du tutoiement, j'attends les ordres de Lisette.

SILVIA.

Fais comme tu voudras, Bourguignon; voilà la glace rompue, puisque cela divertit ces messieurs.

DORANTE.

Je t'en remercie, Lisette; et je réponds sur le champ à l'honneur que tu me fais.

M. ORGON.

Courage, mes enfants! Si vous commencez à vous aimer vous voilà débarrassés des cérémonies.

MARIO.

Oh! doucement! S'aimer, c'est une autre affaire: vous ne savez peut-être pas que j'en veux au coeur de Lisette,[68] moi qui vous parle. Il est vrai qu'il m'est cruel; mais je ne veux pas que Bourguignon aille sur mes brisées.[69]

SILVIA.

Oui! le prenez-vous sur ce ton-là? Et moi, je veux que Bourguignon m'aime.

DORANTE.

Tu te fais tort de dire «je veux,» belle Lisette; tu n'as pas besoin d'ordonner pour être servie.

MARIO.

Monsieur Bourguignon, vous avez pillé cette galanterie-là quelque part.

DORANTE.

Vous avez raison, Monsieur, c'est dans ses yeux que je l'ai prise.

MARIO.

Tais-toi, c'est encore pis: je te défends d'avoir tant d'esprit.

SILVIA.

Il ne l'a pas à vos dépens, et, s'il en trouve dans mes yeux, il n'a qu'à prendre.

M. ORGON.

Mon fils, vous perdrez votre procès;[70] retirons-nous. Dorante va venir, allons le dire à ma fille; et vous, Lisette, montrez à ce garçon l'appartement de son maître. Adieu, Bourguignon.

DORANTE.

Monsieur, vous me faites trop d'honneur.

SCÈNE VII.

SILVIA, DORANTE.

SILVIA, à part.

Ils se donnent la comédie;[71] n'importe, mettons tout à profit. Ce garçon-ci n'est pas sot, et je ne plains pas la soubrette qui l'aura.[72] Il va m'en conter:[73] laissons-le dire, pourvu qu'il m'instruise.

DORANTE, à part.

Cette fille-ci m'étonne! Il n'y a point de femme au monde à qui sa physionomie ne fît honneur: lions connoissance avec elle.... (*Haut.*) Puisque nous sommes dans le style amical,[74] et que nous avons abjuré les façons, dis-moi, Lisette, ta maîtresse te vaut-elle? Elle est bien hardie d'oser avoir une femme de chambre comme toi!

SILVIA.

Bourguignon, cette question-là m'annonce que, suivant la coutume, tu arrives avec l'intention de me dire des douceurs: n'est-il pas vrai?

DORANTE.

Ma foi, je n'étois pas venu dans ce dessein-là, je te l'avoue; tout valet que je suis, je n'ai jamais eu de grande liaison avec les soubrettes: je n'aime pas l'esprit domestique; mais, à ton égard, c'est une autre affaire. Comment donc! tu me soumets; je suis presque timide; ma familiarité n'oseroit s'appriivoiser avec toi; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau[75] de dessus ma tête, et, quand je te tutoie, il me semble que je joue:[76] enfin j'ai un penchant à te traiter avec des respects qui te feroient rire. Quelle espèce de suivante es-tu donc, avec ton air de princesse?

SILVIA.

Tiens, tout ce que tu dis avoir senti en me voyant est précisément l'histoire de tous les valets qui m'ont vue.

DORANTE.

Ma foi, je ne serois pas surpris quand ce seroit aussi l'histoire de tous les maîtres.

SILVIA.

Le trait est joli, assurément; mais, je te le répète encore, je ne suis pas faite aux cajoleries de ceux dont la garde-robe ressemble à la tienne.

DORANTE.

C'est-à-dire que ma parure ne te plaît pas?

SILVIA.

Non, Bourguignon; laissons-la l'amour, et soyons bons amis.

DORANTE.

Rien que cela? Ton petit traité n'est composé que de deux clauses impossibles.

SILVIA, à part.

Quel homme pour un valet! (*Haut.*) Il faut pourtant qu'il s'exécute; on m'a prédit que je n'épouserai jamais qu'un homme de condition, et j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

DORANTE.

Parbleu! cela est plaisant![77] Ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi: j'ai fait serment de n'aimer sérieusement qu'une fille de condition.

SILVIA.

Ne t'écarte donc pas de ton projet.

DORANTE.

Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons: tu as l'air bien distingué, et l'on est quelquefois fille de condition sans le savoir.

SILVIA.

Ah! ha! ha! Je te remercirois de ton éloge si ma mère n'en faisoit pas les frais.

DORANTE.

Eh bien! venge-t-en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

SILVIA, à part.

Il le mériterait. (*Haut.*) Mais ce n'est pas là de quoi il est question: trêve de badinage. C'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, et je n'en rabattrai rien.

DORANTE.

Parbleu! si j'étois tel, la prédiction me menacerait; j'aurois peur de la vérifier. Je n'ai pas de foi à l'astrologie, mais j'en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA, *à part.*

Il ne tarit point. (*Haut.*) Finiras-tu? Que t'importe la prédiction, puisqu'elle t'exclut?

DORANTE.

Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerois point.

SILVIA.

Non, mais elle a dit que tu n'y gagnerois rien; et moi, je te le confirme.

DORANTE.

Tu fais fort bien, Lisette: cette fierté-là te va à merveille, et, quoiqu'elle me fasse mon procès,[78] je suis pourtant bien aise de te la voir; je te l'ai souhaitée d'abord que[79] je t'ai vue: il te falloit encore cette grâce-là, et je me console d'y perdre, parce que tu y gagnes.

SILVIA, *à part.*

Mais, en vérité, voilà un garçon qui me surprend, malgré que j'en aie...[80] (*Haut.*) Dis-moi, qui es-tu, toi qui me parles ainsi?

DORANTE.

Le fils d'honnêtes gens qui n'étoient pas riches.

SILVIA.

Va, je te souhaite de bon coeur une meilleure situation que la tienne, et je voudrois pouvoir y contribuer; la fortune a tort avec toi.[81]

DORANTE.

Ma foi! l'amour a plus de tort[82] qu'elle: j'aimerois mieux qu'il me fût permis de te demander ton coeur que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA, *à part.*

Nous voilà, grâce au Ciel, en conversation réglée. (*Haut.*) Bourguignon, je ne saurois me fâcher des discours que tu me tiens; mais, je t'en prie, changeons d'entretien. Venons à ton maître. Tu peux te passer de me parler d'amour, je pense?

DORANTE.

Tu pourrais bien te passer de m'en faire sentir, toi.

SILVIA.

Ahi! je me fâcherai; tu m'impatientes. Encore une fois, laisse là ton amour.

DORANTE.

Quitte donc ta figure.

SILVIA, à part.

A la fin, je crois qu'il m'amuse...[83] (*Haut.*) Eh bien! Bourguignon, tu ne veux donc pas finir? Faudra-t-il que je te quitte? (*A part.*) Je devrois déjà l'avoir fait.

DORANTE.

Attends, Lisette, je voulois moi-même te parler d'autre chose; mais je ne sais plus ce que c'est.

SILVIA.

J'avois de mon côté quelque chose à te dire, mais tu m'as fait perdre mes idées aussi, à moi.

DORANTE.

Je me rappelle de[84] t'avoir demandé si ta maîtresse te valoit.

SILVIA.

Tu reviens à ton chemin par un détour: adieu.

DORANTE.

Et non, te dis-je, Lisette; il ne s'agit ici que de mon maître.

SILVIA.

Eh bien! soit: je voulois te parler de lui aussi, et j'espère que tu voudras bien me dire confidemment[85] ce qu'il est. Ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion: il faut qu'il ait du mérite, puisque tu le sers.

DORANTE.

Tu me permettras peut-être bien de te remercier de ce que tu me dis là, par exemple?

SILVIA.

Veux-tu bien ne prendre pas garde[86] à l'imprudence que j'ai eue de le dire?

DORANTE.

Voilà encore de ces réponses qui m'emportent! Fais comme tu voudras, je n'y résiste point, et je suis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

SILVIA.

Et moi je voudrois bien savoir comment il se fait que j'ai la bonté de t'écouter, car, assurément, cela est singulier!

DORANTE.

Tu as raison, notre aventure est unique.

SILVIA, à part.

Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point partie, je ne pars point, me voilà encore, et je réponds! En vérité, cela passe la raillerie. (*Haut.*) Adieu.

DORANTE.

Achevons donc ce que nous voulions dire.

SILVIA.

Adieu, te dis-je; plus de quartier. Quand ton maître sera venu, je tâcherai, en faveur de[87] ma maîtresse, de le connoître par moi-même, s'il en vaut la peine. En attendant, tu vois cet appartement: c'est le vôtre.

DORANTE.

Tiens! voici mon maître.

SCÈNE VIII.

DORANTE, SILVIA, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ah! te voilà, Bourguignon? Mon porte-manteau[88] et toi, avez-vous été bien reçus ici?

DORANTE.

Il n'étoit pas possible qu'on nous reçût mal, Monsieur.

ARLEQUIN.

Un domestique là-bas m'a dit d'entrer ici, et qu'on alloit avertir mon beau-père, qui étoit avec ma femme.

SILVIA.

Vous voulez dire monsieur Orgon et sa fille, sans doute, Monsieur?

ARLEQUIN.

Et oui, mon beau-père et ma femme, autant vaut.[89] Je viens pour épouser, et ils m'attendent pour être mariés; cela est convenu; il ne manque plus que la cérémonie, qui est une bagatelle.

SILVIA.

C'est une bagatelle qui vaut bien la peine qu'on y pense.

ARLEQUIN.

Oui; mais, quand on y a pensé, on n'y pense plus.

SILVIA, *bas à Dorante.*

Bourguignon, on est homme de mérite à bon marché chez vous, ce me semble.

ARLEQUIN.

Que dites-vous là à mon valet, la belle?[90]

SILVIA.

Rien: je lui dis seulement que je vais faire descendre[91] monsieur Orgon.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne pas dire mon beau-père, comme moi?

SILVIA.

C'est qu'il ne l'est pas encore.

DORANTE.

Elle a raison, Monsieur: le mariage n'est pas fait.

ARLEQUIN.

Eh bien! me voilà pour le faire.

DORANTE.

Attendez donc qu'il soit fait.

ARLEQUIN.

Pardi! voilà bien des façons pour un beau-père de la veille ou du lendemain![92]

SILVIA.

En effet, quelle si grande différence y a-t-il entre être mariée ou ne l'être pas? Oui, Monsieur, nous avons tort, et je cours informer votre beau-père de votre arrivée.

ARLEQUIN.

Et ma femme aussi, je vous prie. Mais, avant que de[93] partir, dites-moi une chose: vous qui êtes si jolie, n'êtes-vous pas la soubrette de l'hôtel?[94]

SILVIA.

Vous l'avez dit.

ARLEQUIN.

C'est fort bien fait; je m'en réjouis. Croyez-vous que je plaise ici?
Comment me trouvez-vous?

SILVIA.

Je vous trouve ... plaisant[95].

ARLEQUIN.

Bon, tant mieux; entretenez-vous dans ce sentiment-là, il pourra trouver sa place.

SILVIA.

Vous êtes bien modeste de vous en contenter. Mais je vous quitte; il faut qu'on ait oublié d'avertir votre beau-père, car assurément il seroit venu; et j'y vais.

ARLEQUIN.

Dites-lui que je l'attends avec affection.

SILVIA, *à part*.

Que le sort est bizarre! Aucun de ces deux hommes n'est à sa place.

SCÈNE IX.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Eh bien! Monsieur, mon commencement va bien: je plais déjà à la soubrette.

DORANTE.

Butor que tu es!

ARLEQUIN.

Pourquoi donc? Mon entrée est si gentille!

DORANTE.

Tu m'avois tant promis de laisser là tes façons de parler sottes et triviales! Je t'avois donné de si bonnes instructions! Je ne t'avois recommandé que d'être sérieux. Va, je vois bien que je suis un étourdi de m'en être fié à toi.[96]

ARLEQUIN.

Je ferai encore mieux dans les suites,[97] et, puisque le sérieux n'est pas suffisant, je donnerai du mélancolique;[98] je pleurerai, s'il le faut.

DORANTE.

Je ne sais plus où j'en suis; cette aventure-ci m'étourdit. Que faut-il que je fasse?

ARLEQUIN.

Est-ce que la fille n'est pas plaisante?[99]

DORANTE.

Tais-toi; voici monsieur Orgon qui vient.

SCÈNE X.

M. ORGON, DORANTE, ARLEQUIN.

M. ORGON.

Mon cher Monsieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre; mais ce n'est que de cet instant[100] que j'apprends que vous êtes ici.

ARLEQUIN.

Monsieur, mille pardons, c'est beaucoup trop, et il n'en faut qu'un quand on n'a fait qu'une faute: au surplus, tous mes pardons sont à votre service.

M. ORGON.

Je tâcherai de n'en avoir pas besoin.

ARLEQUIN.

Vous êtes le maître, et moi votre serviteur.

M. ORGON.

Je suis, je vous assure, charmé de vous voir, et je vous attendois avec impatience.

ARLEQUIN.

Je serois d'abord venu ici avec Bourguignon; mais, quand on arrive de voyage, vous savez qu'on est si mal bâti![101] et j'étois bien aise de me présenter dans un état plus ragoûtant.[102]

M. ORGON.

Vous y avez fort bien réussi. Ma fille s'habille; elle a été un peu indisposée. En attendant qu'elle descende, voulez-vous vous rafraîchir?

ARLEQUIN.

Oh! je n'ai jamais refusé de trinquer[103] avec personne.

M. ORGON.

Bourguignon, ayez soin de vous, mon garçon.

ARLEQUIN.

Le gaillard est gourmet: il boira du meilleur.

M. ORGON.

Qu'il ne l'épargne pas.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, M. ORGON.

M. ORGON.

Eh bien! que me veux-tu, Lisette?

LISETTE.

J'ai à vous entretenir un moment.

M. ORGON.

De quoi s'agit-il?

LISETTE.

De vous dire l'état où sont les choses, parce qu'il est important que vous en soyez éclairci, afin que vous n'ayez point à vous plaindre de moi.

M. ORGON.

Ceci est donc bien sérieux?

LISETTE.

Oui, très sérieux. Vous avez consenti au déguisement de mademoiselle Silvia; moi-même je l'ai trouvé d'abord sans conséquence, mais je me suis trompée.

M. ORGON.

Et de quelle conséquence est-il donc?

LISETTE.

Monsieur, on a de la peine à se louer soi-même; mais, malgré toutes les règles de la modestie, il faut pourtant que je vous dise que, si vous ne mettez ordre[104] à ce qui arrive, votre prétendu gendre[105] n'aura plus de coeur à donner à mademoiselle votre fille. Il est temps qu'elle se déclare, cela presse: car, un jour plus tard, je n'en répons plus.

M. ORGON.

Eh! d'où vient qu'il ne voudra plus de ma fille? Quand il la connoîtra, te défies-tu de ses charmes?

LISETTE.

Non; mais vous ne vous méfiez pas assez des miens. Je vous avertis qu'ils vont leur train,[106] et que je ne vous conseille pas de les laisser faire.

M. ORGON.

Je vous en fais mes compliments Lisette. (*Il rit.*) Ah! ah! ah!

LISETTE.

Nous y voilà:[107] vous plaisantez, Monsieur, vous vous moquez de moi. J'en suis fâchée, car vous y serez pris.

M. ORGON.

Ne t'en embarrasse pas, Lisette; va ton chemin.

LISETTE.

Je vous le répète encore, le coeur de Dorante va bien vite. Tenez, actuellement je lui plais beaucoup, ce soir il m'aimera, il m'adorera demain. Je ne le mérite pas, il est de

mauvais goût,[108] vous en direz ce qu'il vous plaira; mais cela ne laissera pas que d'être.[109] Voyez-vous, demain je me garantis adorée.

M. ORGON.

Eh bien! que vous importe? S'il vous aime tant, qu'il vous épouse.

LISETTE.

Quoi! vous ne l'en empêcheriez pas?

M. ORGON.

Non, d'homme d'honneur,[110] si tu le mènes jusque là.

LISETTE.

Monsieur, prenez-y garde. Jusqu'ici je n'ai pas aidé à mes appâts, je les ai laissé faire tout seuls, j'ai ménagé sa tête:[111] si je m'en mêle, je la renverse, il n'y aura plus de remède.

M. ORGON.

Renverse, ravage, brûle, enfin épouse, je te le permets, si tu le peux.

LISETTE.

Sur ce pied-là, je compte ma fortune faite.

M. ORGON.

Mais, dis-moi, ma fille t'a-t-elle parlé? Que pense-t-elle de son prétendu?

LISETTE.

Nous n'avons encore guère trouvé le moment[112] de nous parler, car ce prétendu m'obsède; mais, à vue de pays,[113] je ne la crois pas contente; je la trouve triste, rêveuse, et je m'attends bien qu'elle me priera de le rebuter.

M. ORGON.

Et moi, je te le défends. J'évite de m'expliquer avec elle; j'ai mes raisons pour faire durer ce déguisement: je veux qu'elle examine son futur plus à loisir. Mais le valet, comment se gouverne-t-il? ne se mêle-t-il pas d'aimer ma fille?

LISETTE.

C'est un original: j'ai remarqué qu'il fait l'homme de conséquence avec elle, parce qu'il est bien fait;[114] il la regarde, et soupire.

M. ORGON.

Et cela la fâche.

LISETTE.

Mais... elle rougit.

M. ORGON.

Bon, tu te trompes: les regards d'un valet ne l'embarrassent pas jusque là.[115]

LISETTE.

Monsieur, elle rougit.

M. ORGON.

C'est donc d'indignation.

LISETTE.

A la bonne heure.[116]

M. ORGON.

Eh bien! quand tu lui parleras, dis-lui que tu soupçonnes ce valet de la prévenir contre son maître; et, si elle se fâche, ne t'en inquiète point: ce sont mes affaires. Mais voici Dorante, qui te cherche apparemment.

SCENE II.

LISETTE, ARLEQUIN, M. ORGON.

ARLEQUIN.

Ah! je vous trouve, merveilleuse dame! je vous demandois à tout le monde. Serviteur, cher beau-père, ou peu s'en faut.

M. ORGON.

Serviteur. Adieu, mes enfants: je vous laisse ensemble; il est bon que vous vous aimiez un peu avant que de^[117] vous marier.

ARLEQUIN.

Je ferois bien ces deux besognes-là à la fois, moi.

M. ORGON.

Point d'impatience. Adieu.

SCÈNE III.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Madame, il dit que je ne m'impatiente pas; il en parle bien à son aise, le bonhomme!

LISETTE.

J'ai de la peine à croire qu'il vous en coûte tant d'attendre, Monsieur; c'est par galanterie que vous faites l'impatient: à peine êtes-vous arrivé. Votre amour ne sauroit être bien fort: ce n'est tout au plus qu'un amour naissant.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, prodige de nos jours: un amour de votre façon^[118] ne reste pas longtemps au berceau; votre premier coup d'oeil a fait naître le mien, le second lui a donné des forces, et le troisième l'a rendu grand garçon. Tâchons de l'établir au plus vite; ayez soin de lui, puisque vous êtes sa mère.

LISETTE.

Trouvez-vous qu'on le maltraite? est-il si abandonné?

ARLEQUIN.

En attendant qu'il soit pourvu, donnez-lui seulement votre belle main blanche pour l'amuser un peu.

LISETTE.

Tenez donc, petit importun, puisqu'on ne sauroit avoir la paix qu'en vous amusant.

ARLEQUIN, *lui baisant la main.*

Cher joujou de mon âme! cela me réjouit comme du vin délicieux. Quel dommage de n'en avoir que roquille! [119]

LISETTE.

Allons, arrêtez-vous; vous êtes trop avide.

ARLEQUIN.

Je ne demande qu'à me soutenir, en attendant que je vive.

LISETTE.

Ne faut-il pas avoir de la raison?

ARLEQUIN.

De la raison! Hélas! je l'ai perdue; vos beaux yeux sont les filous qui me l'ont volée.

LISETTE.

Mais est-il possible que vous m'aimiez tant? Je ne saurois me le persuader.

ARLEQUIN.

Je ne me soucie pas de ce qui est possible, moi, mais je vous aime comme un perdu, [120] et vous verrez bien dans votre miroir que cela est juste.

LISETTE.

Mon miroir ne servirait qu'à me rendre plus incrédule.

ARLEQUIN.

Ah! mignonne, adorable! votre humilité ne seroit donc qu'une hypocrite!

LISETTE.

Quelqu'un vient à nous: c'est votre valet.

SCÈNE IV.

DORANTE, ARLEQUIN, LISETTE.

DORANTE.

Monsieur, pourrais-je vous entretenir un moment?

ARLEQUIN.

Non: maudite soit la valetaille[121] qui ne sauroit nous laisser en repos!

LISETTE.

Voyez ce qu'il vous veut, Monsieur.

DORANTE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

ARLEQUIN.

Madame, s'il en dit deux, son congé sera[122] le troisième. Voyons!

DORANTE, *bas à Arlequin.*

Viens donc, impertinent![123]

ARLEQUIN, *bas à Dorante.*

Ce sont des injures, et non pas des mots, cela... (*A Lisette*) Ma reine, excusez.

LISETTE.

Faites, faites.

DORANTE.

Débarrasse-moi de tout ceci.[124] Ne te livre point;[125] parois sérieux et rêveur, et même mécontent: entends-tu?

ARLEQUIN.

Oui, mon ami; ne vous inquiétez pas, et retirez-vous.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN.

Ah! Madame! sans lui j'allois vous dire de belles choses, et je n'en trouverai plus que de communes à cette heure, hormis mon amour, qui est extraordinaire. Mais, à propos de mon amour, quand est-ce que le vôtre lui tiendra compagnie?

LISETTE.

Il faut espérer que cela viendra.

ARLEQUIN.

Et croyez-vous que cela vienne?

LISETTE.

La question est vive:[126] savez-vous bien que vous m'embarrassez?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous? je brûle, et je crie au feu.

LISETTE.

S'il m'étoit permis de m'expliquer si vite...

ARLEQUIN.

Je suis du sentiment que vous le pouvez en conscience.

LISETTE.

La retenue de mon sexe ne le veut pas.

ARLEQUIN.

Ce n'est donc pas la retenue d'à présent, qui donne bien d'autres permissions.

LISETTE.

Mais que me demandez-vous?

ARLEQUIN.

Dites-moi un petit brin[127] que vous m'aimez. Tenez, je vous aime, moi. Faites l'écho: répétez, Princesse.

LISETTE.

Quel insatiable! Eh bien! Monsieur, je vous aime.

ARLEQUIN.

Eh bien! Madame, je me meurs, mon bonheur me confond, j'ai peur d'en courir les champs.[128] Vous m'aimez! cela est admirable!

LISETTE.

J'aurois lieu, à mon tour, d'être étonnée de la promptitude de votre hommage. Peut-être m'aimerez-vous moins quand nous nous connoîtrons mieux.

ARLEQUIN.

Ah! Madame, quand nous en serons là, j'y perdrai beaucoup, il y aura bien à décompter.[129]

LISETTE.

Vous me croyez plus de qualités que je n'en ai.

ARLEQUIN.

Et vous, Madame, vous ne savez pas les miennes, et je ne devrois vous parler qu'à genoux.

LISETTE.

Souvenez-vous qu'on n'est pas les maîtres[130] de son sort.

ARLEQUIN.

Les pères et mères font tout à leur tête.[131]

LISETTE.

Pour moi, mon coeur vous auroit choisi, dans quelque état que vous eussiez été.

ARLEQUIN.

Il a beau jeu[132] pour me choisir encore.

LISETTE.

Puis-je me flatter que vous êtes de même à mon égard?

ARLEQUIN.

Hélas! quand vous ne seriez que Perrette ou Margot,[133] quand je vous aurois vue, le martinet à la main, descendre à la cave, vous auriez toujours été ma princesse.

LISETTE.

Puissent de si beaux sentiments être durables!

ARLEQUIN.

Pour les fortifier de part et d'autre, jurons-nous de nous aimer toujours, en dépit de toutes les fautes d'orthographe[134] que vous aurez faites sur mon compte.

LISETTE.

J'ai plus d'intérêt à ce serment-là que vous, et je le fais de tout mon coeur.

ARLEQUIN *se met à genoux.*

Votre bonté m'éblouit, et je me prosterne devant elle.

LISETTE.

Arrêtez-vous! Je ne saurais vous souffrir dans cette posture-là; je serois ridicule de vous y laisser: levez-vous. Voilà encore quelqu'un.

SCÈNE VI.

LISETTE, ARLEQUIN, SILVIA.

LISETTE.

Que voulez-vous, Lisette?

SILVIA.

J'aurois à vous parler, Madame.

ARLEQUIN.

Ne voilà-t-il pas![135] Hé! ma mie,[136] revenez dans un quart d'heure, allez: les femmes de chambre de mon pays n'entrent point qu'on ne les appelle.[137]

SILVIA.

Monsieur, il faut que je parle à Madame.

ARLEQUIN.

Mais voyez l'opiniâtre soubrette! Reine de ma vie, renvoyez-la. Retournez- vous en, ma fille; nous avons ordre de nous aimer avant qu'on nous marie; n'interrompez point nos fonctions.

LISETTE.

Ne pouvez-vous pas revenir dans un moment, Lisette?

SILVIA.

Mais, Madame...

ARLEQUIN.

Mais, ce mais-là n'est bon qu'à me donner la fièvre.

SILVIA, à part.

Ah! le vilain homme! (*Haut.*) Madame, je vous assure que cela est pressé.

LISETTE.

Permettez donc que je m'en défasse, Monsieur.

ARLEQUIN.

Puisque le diable le veut,[138] et elle aussi... Patience... je me promènerai en attendant qu'elle ait fait. Ah! Les sottes gens que nos gens!

SCÈNE VII.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Je vous trouve admirable[139] de ne pas le renvoyer tout d'un coup et de me faire essuyer les brutalités de cet animal-là!

LISETTE.

Pardi! Madame, je ne puis pas jouer deux rôles à la fois: il faut que je paroisse ou la maîtresse ou la suivante, que j'obéisse ou que j'ordonne.

SILVIA.

Fort bien; mais, puisqu'il n'y est plus, écoutez-moi comme votre maîtresse. Vous voyez bien que cet homme-là ne me convient point.

LISETTE.

Vous n'avez pas eu le temps de l'examiner beaucoup.

SILVIA.

Etes-vous folle, avec votre examen? Est-il nécessaire de le voir deux fois pour juger du peu de convenance? En un mot, je n'en veux point. Apparemment que mon père n'approuve pas la répugnance qu'il me voit, car il me fuit et ne me dit mot. Dans cette conjoncture, c'est à vous à me tirer tout doucement d'affaire en témoignant adroitement à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'épouser.

LISETTE.

Je ne saurois, Madame.

SILVIA.

Vous ne sauriez? Et qu'est-ce qui vous en empêche?

LISETTE.

Monsieur Orgon me l'a défendu.

SILVIA.

Il vous l'a défendu! Mais je ne reconnois point mon père à ce procédé-là!

LISETTE.

Positivement défendu.

SILVIA.

Eh bien! je vous charge de lui dire mes dégoûts et de l'assurer qu'ils sont invincibles. Je ne saurois me persuader qu'après cela il veuille pousser les choses plus loin.

LISETTE.

Mais, Madame, le futur, qu'a-t-il donc de si désagréable, de si rebutant?

SILVIA.

Il me déplaît, vous dis-je, et votre peu de zèle aussi.

LISETTE.

Donnez-vous le temps de voir ce qu'il est: voilà tout ce qu'on vous demande.

SILVIA.

Je le hais assez sans prendre du temps pour le haïr davantage.

LISETTE.

Son valet, qui fait l'important, ne vous auroit-il point gâté l'esprit sur son compte?[140]

SILVIA.

Hum! la sotte! son valet a bien affaire ici!

LISETTE.

C'est que je me méfie de lui, car il est raisonneur.

SILVIA.

Finissez vos portraits, on n'en a que faire.[141] J'ai soin que ce valet me parle peu, et, dans le peu qu'il m'a dit, il ne m'a jamais rien dit que de très sage.

LISETTE.

Je crois qu'il est homme à vous avoir conté des histoires maladroites pour faire briller son bel esprit.

SILVIA.

Mon déguisement ne m'expose-t-il pas à m'entendre dire de jolies choses! A qui en avez-vous? D'où vous vient la manie d'imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n'a point de part? Car enfin vous m'obligez à le justifier: il n'est pas question de le brouiller avec son maître, ni d'en faire un fourbe pour me faire une imbécile, moi qui écoute ses histoires.

LISETTE.

Oh! Madame, dès que vous le défendez sur ce ton-là, et que cela va jusqu'à vous fâcher, je n'ai plus rien à dire.

SILVIA.

Dès que je le défends sur ce ton-là! Qu'est-ce que c'est que le ton dont vous dites cela vous-même? Qu'entendez-vous par ce discours? Que se passe-t-il dans votre esprit?

LISETTE.

Je dis, Madame, que je ne vous ai jamais vue comme vous êtes, et que je ne conçois rien à votre aigreur. Eh bien! si ce valet n'a rien dit, à la bonne heure; il ne faut pas vous emporter pour le justifier; je vous crois, voilà qui est fini; je ne m'oppose pas à la bonne opinion que vous en avez, moi.

SILVIA.

Voyez-vous le mauvais esprit! comme elle tourne les choses! Je me sens dans une indignation... qui... va jusqu'aux larmes.

LISETTE,

En quoi donc,[142] Madame? Quelle finesse entendez-vous à ce que je dis?

SILVIA.

Moi, j'y entends finesse! moi, je vous querelle pour lui! j'ai bonne opinion de lui! Vous me manquez de respect jusque là! Bonne opinion, juste Ciel! bonne opinion! Que faut-il que je réponde à cela? Qu'est-ce que cela veut dire? A qui parlez-vous? Qui est-ce qui est à l'abri de ce qui m'arrive? Où en sommes-nous?

LISETTE.

Je n'en sais rien; mais je ne reviendrai de longtemps de la surprise où vous me jetez.

SILVIA.

Elle a des façons de parler qui me mettent hors de moi. Retirez-vous, vous m'êtes insupportable; laissez-moi, je prendrai d'autres mesures.

SCÈNE VIII.

SILVIA.

Je frissonne encore de ce que je lui ai entendu dire. Avec quelle impudence les domestiques ne nous traitent-ils pas dans leur esprit! Comme ces gens-là vous dégradent! Je ne saurois m'en remettre; je n'oserois songer aux termes dont elle s'est servie: ils me font toujours[143] peur. Il s'agit d'un valet! Ah! l'étrange chose! Écartons l'idée dont cette insolente est venue me noircir l'imagination.[144] Voici Bourguignon, voilà cet objet[145] en question pour lequel je m'emporte; mais ce n'est pas sa faute, le pauvre garçon! et je ne dois pas m'en prendre à lui.

SCÈNE IX.

DORANTE. SILVIA.

DORANTE.

Lisette, quelque éloignement que tu aies pour moi, je suis forcé de te parler; je crois que j'ai à me plaindre de toi.

SILVIA.

Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie.

DORANTE.

Comme tu voudras.

SILVIA.

Tu n'en fais pourtant rien.

DORANTE.

Ni toi non plus; tu me dis: «Je t'en prie.»

SILVIA.

C'est que cela m'est échappé.

DORANTE.

Eh bien! crois-moi, parlons comme nous pourrons: ce n'est pas la peine de nous gêner pour le peu de temps que nous avons à nous voir.

SILVIA.

Est-ce que ton maître s'en va? Il n'y auroit pas grande perte.

DORANTE.

Ni à moi[146] non plus, n'est-il pas vrai? J'achève ta pensée.

SILVIA.

Je l'achèverois bien moi-même, si j'en avois envie; mais je ne songe pas à toi.

DORANTE.

Et moi, je ne te perds point de vue.

SILVIA.

Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t-en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, et me l'est en effet: je ne te veux ni bien ni mal; je ne te hais, ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'esprit ne me tourne, Voilà mes dispositions; ma raison ne m'en permet point d'autres, et je devrois me dispenser de te le dire.

DORANTE.

Mon malheur est inconcevable: tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

SILVIA.

Quelle fantaisie il s'est allé mettre dans l'esprit! Il me fait de la peine. Reviens à toi. Tu me parles, je te réponds: c'est beaucoup, c'est trop même, tu peux m'en croire, et, si tu étois instruit, en vérité, tu serois content de moi; tu me trouverais d'une bonté sans exemple, d'une bonté que je blâmerois dans une autre. Je ne me la reproche pourtant pas; le fond de mon coeur me rassure: ce que je fais est louable, c'est par générosité que je te parle; mais il ne faut pas que cela dure: ces générosités-là ne sont bonnes qu'en passant,[147] et je ne suis pas faite pour me rassurer toujours[148] sur l'innocence de mes intentions. A la fin, cela ne ressembleroit plus à rien.[149] Ainsi, finissons, Bourguignon; finissons, je t'en prie. Qu'est-ce que cela signifie? C'est se moquer. Allons, qu'il n'en soit plus parlé.

DORANTE.

Ah! ma chère Lisette, que je souffre!

SILVIA.

Venons à ce que te voulois me dire. Tu te plaignois de moi quand tu es entré: de quoi étoit-il question?

DORANTE.

De rien, d'une bagatelle; j'avois envie de te voir, et je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

SILVIA, à part.

Que dire à cela? Quand je m'en fâcherois, il n'en seroit ni plus ni moins.[150]

DORANTE.

Ta maîtresse, en partant, a paru m'accuser de t'avoir parlé au désavantage de mon maître.

SILVIA.

Elle se l'imagine, et, si elle t'en parle encore, tu peux le nier hardiment; je me charge du reste.

DORANTE.

Eh! ce n'est pas cela qui m'occupe.

SILVIA.

Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire ensemble.

DORANTE.

Laisse-moi du moins le plaisir de te voir.

SILVIA.

Le beau motif qu'il me fournit là! J'amuserai[151] la passion de Bourguignon! Le souvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

DORANTE.

Tu me railles, tu as raison: je ne sais ce que je dis ni ce que je te demande. Adieu.

SILVIA.

Adieu; tu prends le bon parti... Mais, à propos de tes adieux, il me reste encore une chose à savoir. Vous partez, m'as-tu dit... Cela est-il sérieux?

DORANTE.

Pour moi, il faut que je parte, ou que la tête me tourne.

SILVIA.

Je ne t'arrêtois pas pour cette réponse-là, par exemple.

DORANTE.

Et je n'ai fait qu'une faute: c'est de n'être pas parti dès que je t'ai vue.

SILVIA, à part.

J'ai besoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

DORANTE.

Si tu savais, Lisette, l'état où je me trouve...

SILVIA.

Oh! il n'est pas si curieux à savoir que le mien, je t'en assure.[152]

DORANTE.

Que peux-tu me reprocher? Je ne me propose pas de te rendre sensible.[153]

SILVIA, à part.

Il ne faudroit pas s'y fier.

DORANTE.

Et que pourrois-je espérer en tâchant de me faire aimer? Hélas! quand même j'aurois ton coeur.

SILVIA.

Que le Ciel m'en préserve! Quand tu l'aurois, tu ne le saurois pas, et je ferois si bien que je ne le saurois pas moi-même. Tenez, quelle idée il lui vient là!

DORANTE.

Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras?

SILVIA.

Sans difficulté.[154]

DORANTE.

Sans difficulté! Qu'ai-je donc de si affreux?

SILVIA.

Rien: ce n'est pas là ce qui te nuit.

DORANTE.

Eh bien! chère Lisette, dis-le moi cent fois, que tu ne m'aimeras point.

SILVIA.

Oh! je te l'ai assez dit! Tâche de me croire.

DORANTE.

Il faut que je le croie! Désespère une passion dangereuse, sauve-moi des effets que j'en crains; tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras! Accable mon coeur de cette certitude-là! J'agis de bonne foi, donne-moi du secours contre moi-même: il m'est nécessaire, je te le demande à genoux.

(Il se jette à genoux. Dans ce moment, M. Orgon et Mario entrent, et ne disent mot.)

SCÈNE X.

M. ORGON, MARIO, SILVIA, DORANTE.

SILVIA.

Ah! nous y voilà! il ne manquoit plus que cette façon-là[155] à mon aventure! Que je suis malheureuse! C'est ma facilité qui le place là. Lève-toi donc, Bourguignon, je t'en conjure: il peut venir quelqu'un. Je dirai ce qu'il te plaira. Que me veux-tu? Je ne te hais point. Lève-toi; je t'aimerois si je pouvois; tu ne me déplaïs point, cela doit te suffire.

DORANTE.

Quoi! Lisette, si je n'étois pas ce que je suis, si j'étois riche, d'une condition honnête, et que je t'aimasse autant que je t'aime, ton coeur n'auroit point de répugnance pour moi?

SILVIA.

Assurément.

DORANTE.

Tu ne me haïrois pas? tu me souffrirois?

SILVIA.

Volontiers.... Mais lève-toi.

DORANTE.

Tu parois le dire sérieusement, et, si cela est, ma raison est perdue,

SILVIA.

Je dis ce que tu veux, et tu ne te lèves point!

M. ORGON, *s'approchant.*

C'est bien dommage de vous interrompre: cela, va à merveille, mes enfants; courage.

SILVIA.

Je ne saurois empêcher ce garçon de se mettre à genoux, Monsieur; je ne suis pas en état de lui en imposer, je pense?

M. ORGON.

Vous vous convenez parfaitement bien tous deux; mais j'ai à te dire un mot, Lisette, et vous reprendrez votre conversation quand nous serons partis. Vous le voulez bien, Bourguignon?

DORANTE.

Je me retire, Monsieur.

M. ORGON.

Allez, et tâchez de parler de votre maître avec un peu plus de ménagement que vous ne faites.

DORANTE.

Moi, Monsieur?

MARIO.

Vous-même, monsieur Bourguignon; vous ne brillez pas trop dans le respect[156] que vous avez pour votre maître, dit-on.

DORANTE.

Je ne sais ce qu'on veut dire.

M. ORGON.

Adieu, adieu; vous vous justifierez une autre fois.

SCÈNE XI.

SILVIA, MARIO, M. ORGON.

M. ORGON.

Eh bien! Silvia, vous ne nous regardez pas; vous avez l'air tout embarrassé.

SILVIA.

Moi, mon père! et où seroit le motif de mon embarras? Je suis, grâce au Ciel, comme à mon ordinaire; je suis fâchée de vous dire que c'est une idée.

MARIO.

Il y a quelque chose, ma soeur, il y a quelque chose.

SILVIA.

Quelque chose dans votre tête, à la bonne heure, mon frère; mais, pour dans[157] la mienne, il n'y a que l'étonnement de ce que vous dites.

M. ORGON.

C'est donc ce garçon qui vient de sortir qui t'inspire cette extrême antipathie que tu as pour son maître?

SILVIA.

Qui? le domestique de Dorante?

M. ORGON.

Oui, le galant Bourguignon.

SILVIA.

Le galant Bourguignon, dont je ne savois pas l'épithète, ne me parle pas de lui.

M. ORGON.

Cependant on prétend que c'est lui qui le détruit auprès de toi, et c'est sur quoi j'étois bien aise de te parler.

SILVIA.

Ce n'est pas la peine, mon père, et personne au monde que son maître ne m'a donné l'aversion naturelle que j'ai pour lui.

MARIO.

Ma foi, tu as beau dire, ma soeur, elle est trop forte pour être si naturelle, et quelqu'un y a aidé.

SILVIA, avec vivacité.

Avec quel air mystérieux vous me dites cela, mon frère! Et qui est donc ce quelqu'un qui y a aidé? Voyons.

MARIO.

Dans quelle humeur[158] es-tu, ma soeur? Comme tu t'emportes!

SILVIA.

C'est que je suis bien lasse de mon personnage, et je me serois déjà démasquée si je n'avois pas craint de fâcher mon père.

M. ORGON.

Gardez-vous en bien, ma fille; je viens ici pour vous le recommander. Puisque j'ai eu la complaisance de vous permettre votre déguisement, il faut, s'il vous plaît, que vous ayez celle de suspendre votre jugement sur Dorante, et de voir si l'aversion qu'on vous a donnée pour lui est légitime.

SILVIA.

Vous ne m'écoutez donc point, mon père?... Je vous dis qu'on ne me l'a point donnée.

MARIO.

Quoi! ce babillard qui vient de sortir ne t'a pas un peu dégoûtée de lui?

SILVIA, *avec feu*.

Que vos discours sont désobligeants! M'a dégoûtée de lui! dégoûtée! J'essuie des expressions bien étranges, je n'entends plus que des choses inouïes, qu'un langage inconcevable: j'ai l'air embarrassé, il y a quelque chose, et puis c'est le galant Bourguignon qui m'a dégoûtée. C'est tout ce qui vous plaira; mais je n'y entends rien.

MARIO.

Pour le coup, c'est toi qui es étrange. A qui en as-tu donc? D'où vient que tu es si fort sur le qui-vive?[159] Dans quelle idée[160] nous soupçonnes-tu?

SILVIA.

Courage, mon frère... Par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me choque?[161] Quel soupçon voulez-vous qui me vienne? Avez-vous des visions?

M. ORGON.

Il est vrai que tu es si agitée que je ne te reconnois point non plus. Ce sont apparemment ces mouvements-là[162] qui sont cause que Lisette nous a parlé comme elle a fait. Elle accusoit ce valet de ne t'avoir pas entretenue à l'avantage de son maître, «et Madame, nous a-t-elle dit, l'a défendu contre moi avec tant de colère que j'en suis encore toute surprise»; et c'est sur ce mot de «surprise» que nous l'avons querellée.[163] Mais ces gens-là ne savent pas la conséquence d'un mot.

SILVIA.

L'impertinente! Y a-t-il rien de plus haïssable que cette fille-là? J'avoue que je me suis fâchée, par un esprit[164] de justice pour ce garçon.

MARIO.

Je ne vois point de mal à cela.

SILVIA.

Y a-t-il rien de plus simple? Quoi! parce que je suis équitable, que je veux qu'on ne nuise à personne, que je veux sauver un domestique du tort qu'on peut lui faire auprès de son maître, on dit que j'ai des emportements, des fureurs, dont on est surprise![165] Un moment après, un mauvais esprit[166] raisonne; il faut se fâcher, il faut la faire taire et prendre mon parti contre elle, à cause de la conséquence[167] de ce qu'elle dit! Mon parti! J'ai donc besoin qu'on me défende, qu'on me justifie? on peut donc mal interpréter ce que je fais? Mais que fais-je? de quoi m'accuse-t-on? Instruisez-moi, je vous en conjure: cela est sérieux? Me joue-t-on? se moque-t-on de moi? Je ne suis pas tranquille.

M. ORGON.

Doucement donc!

SILVIA.

Non, Monsieur, il n'y a point de douceur qui tienne. Comment donc? des surprises, des conséquences! Eh! qu'on s'explique: que veut-on dire? On accuse ce valet, et on a tort; vous vous trompez tous, Lisette est une folle, il est innocent, et voilà qui est fini. Pourquoi donc m'en reparler encore? car je suis outrée!

M. ORGON.

Tu te retiens, ma fille; tu aurois grande envie de me quereller aussi.
Mais faisons mieux: il n'y a que ce valet qui est[168] suspect ici,
Dorante n'a qu'à le chasser.

SILVIA.

Quel malheureux déguisement! Surtout que Lisette ne m'approche pas! Je la hais plus que Dorante.

M. ORGON.

Tu la verras si tu veux; mais tu dois être charmée que ce garçon s'en aille, car il t'aime, et cela t'importune assurément.

SILVIA.

Je n'ai point à m'en plaindre: il me prend pour une suivante, et il me parle sur ce ton-là; mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets bon ordre.[169]

MARIO.

Tu n'en es pas tant la maîtresse que tu le dis bien.

M. ORGON.

Ne l'avons-nous pas vu se mettre à genoux malgré toi? N'as-tu pas été obligée, pour le faire lever, de lui dire qu'il ne te déplaisoit pas?

SILVIA, *à part*.

J'étouffe.

MARIO.

Encore a-t-il fallu, quand il t'a demandé si tu l'aimerois, que tu aies tendrement ajouté: «Volontiers»; sans quoi il y seroit encore.

SILVIA.

L'heureuse apostille,[170] mon frère! Mais, comme l'action m'a déplu, la répétition n'en est pas aimable.[171] Ah çà, parlons sérieusement: quand finira la comédie que vous vous donnez sur mon compte?

M. ORGON.

La seule chose que j'exige de toi, ma fille, c'est de ne te déterminer à le refuser qu'avec connoissance de cause. Attends encore. Tu me remercieras du délai que je demande, je t'en réponds.

MARIO.

Tu épouseras Dorante, et même avec inclination, je te le prédis... Mais, mon père, je vous demande grâce pour le valet.

SILVIA.

Pourquoi grâce? Et moi, je veux qu'il sorte.

M. ORGON.

Son maître en décidera. Allons-nous en.

MARIO.

Adieu, adieu, ma soeur, sans rancune.

SCÈNE XII.

SILVIA, *seule*; DORANTE, *qui vint peu après*.

SILVIA.

Ah! que j'ai le coeur serré! Je ne sais ce qui se mêle à l'embarras où je me trouve: tout cette aventure-ci m'afflige; je me défie de tous les visages; je ne suis contente de personne, je ne le suis pas de moi-même.

DORANTE.

Ah! je te cherchois, Lisette.

SILVIA.

Ce n'étoit pas la peine de me trouver, car je te fuis, moi.

DORANTE, *l'empêchant de sortir*.

Arrête donc, Lisette! J'ai à te parler pour la dernière fois: il s'agit d'une chose de conséquence qui regarde tes maîtres.

SILVIA.

Va la dire à eux-mêmes: je ne te vois jamais que tu ne me chagrines;[172] laisse-moi.

DORANTE.

Je t'en offre autant;[173] mais écoute-moi, te dis-je: tu vas voir les choses bien changer de face par ce que je te vais dire,

SILVIA.

Eh bien! parle donc; je t'écoute, puisqu'il est arrêté que ma complaisance pour toi sera éternelle.

DORANTE.

Me promets-tu le secret?

SILVIA.

Je n'ai jamais trahi personne.

DORANTE.

Tu ne dois la confidence que je vais te faire qu'à l'estime que j'ai pour toi.

SILVIA.

Je le crois, mais tâche de m'estimer sans me le dire, car cela sent le prétexte.

DORANTE.

Tu te trompes, Lisette. Tu m'as promis le secret: achevons. Tu m'as vu dans de grands mouvements;[174] je n'ai pu me défendre de t'aimer.

SILVIA.

Nous y voilà. Je me défendrai bien de t'entendre, moi! Adieu.

DORANTE.

Reste: ce n'est plus Bourguignon qui te parle.

SILVIA.

Eh! qui es-tu donc?

DORANTE.

Ah! Lisette, c'est ici où[175] tu vas juger des peines qu'a dû ressentir mon coeur!

SILVIA.

Ce n'est pas à ton coeur à qui[176] je parle: c'est à toi.

DORANTE.

Personne ne vient-il?

SILVIA.

Non.

DORANTE.

L'état où sont les choses me force à te le dire; je suis trop honnête homme pour n'en pas arrêter le cours.

SILVIA.

Soit.

DORANTE.

Sache que celui qui est avec ta maîtresse n'est pas ce qu'on pense.

SILVIA, vivement.

Qui est-il donc?

DORANTE.

Un valet.

SILVIA.

Après?

DORANTE.

C'est moi qui suis Dorante.

SILVIA, à part.

Ah! je vois clair dans mon coeur.

DORANTE.

Je voulois sous cet habit pénétrer[177] un peu ce que c'étoit que ta maîtresse avant que de[178] l'épouser. Mon père, en partant, me permit ce que j'ai fait, et l'événement m'en paroît un songe: je hais ta maîtresse, dont je devois être l'époux, et j'aime la suivante, qui ne devoit trouver en moi qu'un nouveau maître. Que faut-il que je fasse à présent? Je rougis pour elle de le dire; mais ta maîtresse a si peu de goût qu'elle est éprise de mon valet, au point qu'elle l'épousera si on la laisse faire. Quel parti prendre.

SILVIA, à part.

Cachons-lui qui je suis... (*Haut.*) Votre situation est neuve,[179] assurément! Mais, Monsieur, je vous fais d'abord mes excuses de tout ce que mes discours ont pu avoir d'irrégulier[180] dans nos entretiens.

DORANTE, vivement.

Tais-toi, Lisette; tes excuses me chagrinent: elles me rappellent la distance qui nous sépare, et ne me la rendent que plus douloureuse.

SILVIA.

Votre penchant pour moi est-il si sérieux? m'aimez-vous jusque-là?[181]

DORANTE.

Au point de renoncer à tout engagement, puisqu'il ne m'est pas permis d'unir mon sort au tien; et, dans cet état, la seule douceur que je pouvois goûter, c'étoit de croire que tu ne me haïssois pas.

SILVIA.

Un coeur qui m'a choisie dans la condition où je suis est assurément bien digne qu'on l'accepte, et je le paierois volontiers du mien si je ne craignois pas de le jeter dans un engagement qui lui feroit tort.[182]

DORANTE.

N'as-tu pas assez de charmes, Lisette? y ajoutes-tu encore la noblesse avec laquelle tu me parles.

SILVIA.

J'entends quelqu'un. Patientez encore sur l'article de[183] votre valet; les choses n'iront pas si vite; nous nous reverrons, et nous chercherons les moyens de vous tirer d'affaire.

DORANTE.

Je suivrai tes conseils. (*Il sort.*)

SILVIA.

Allons, j'avois grand besoin que ce fût là Dorante.

SCÈNE XIII.

SILVIA, MARIO.

MARIO.

Je viens te retrouver, ma soeur. Nous t'avons laissée dans des inquiétudes qui me touchent: je veux t'en tirer; écoute-moi.

SILVIA, *vivement*.

Ah! vraiment, mon frère, il y a bien d'autres nouvelles!

MARIO.

Qu'est-ce que c'est?

SILVIA.

Ce n'est point Bourguignon, mon frère; c'est Dorante.

MARIO.

Duquel parlez-vous donc?

SILVIA.

De lui,[184] vous dis-je; je viens de l'apprendre tout à l'heure. Il sort; il me l'a dit lui-même.

MARIO.

Qui donc?

SILVIA.

Vous ne m'entendez donc pas?

MARIO.

Si j'y comprends rien, je veux mourir.

SILVIA.

Venez, sortons d'ici; allons trouver mon père: il faut qu'il le sache, j'aurai besoin de vous aussi, mon frère. Il me vient de nouvelles idées. Il faudra feindre de m'aimer; vous en avez déjà dit quelque chose en badinant; mais surtout gardez bien le secret, je vous prie.

MARIO.

Oh! je le garderai bien, car je ne sais ce que c'est.

SILVIA.

Allons, mon frère, venez; ne perdons point de temps. Il n'est jamais rien arrivé d'égal à cela!

MARIO.

Je prie le Ciel qu'elle n'extravague pas.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Hélas! Monsieur, mon très honoré maître, je vous en conjure...

DORANTE.

Encore!

ARLEQUIN.

Ayez compassion de ma bonne aventure; ne portez point guignon[185] à mon bonheur, qui va son train si rondement; ne lui fermez point le passage.

DORANTE.

Allons donc, misérable! je crois que tu te moques de moi! Tu mériterois cent coups de bâton.

ARLEQUIN.

Je ne les refuse point si je les mérite; mais, quand je les aurai reçus, permettez-moi d'en mériter d'autres. Voulez-vous que j'aille chercher le bâton?

DORANTE.

Maraud!

ARLEQUIN.

Maraud soit; mais cela n'est point contraire à faire fortune.[186]

DORANTE.

Ce coquin! quelle imagination[187] il lui prend![188]

ARLEQUIN.

Coquin est encore bon, il me convient aussi: un maraud n'est point déshonoré d'être appelé coquin: mais un coquin peut faire un bon mariage.

DORANTE.

Comment, insolent, tu veux que je laisse un honnête homme dans l'erreur, et que je souffre que tu épouses sa fille sous mon nom? Ecoute, si tu me parles encore de cette impertinence-là, dès que j'aurai averti monsieur Orgon de ce que tu es, je te chasse, entends-tu?

ARLEQUIN.

Accommodons-nous.[189] Cette demoiselle m'adore, elle m'idolâtre... Si je lui dis mon état de valet, et que nonobstant son tendre coeur soit toujours friand[190] de la noce avec moi, ne laisserez-vous pas jouer les violons?

DORANTE.

Dès qu'on te connoîtra, je ne m'en embarrasse plus.

ARLEQUIN.

Bon! et je vais de ce pas prévenir cette généreuse personne sur mon habit de caractère.[191] J'espère que ce ne sera pas un galon de couleur[192] qui nous brouillera ensemble, et que son amour me fera passer à la table, en dépit du sort, qui ne m'a mis qu'au buffet.[193]

SCÈNE II.

DORANTE, *seul, et ensuite* **MARIO**.

DORANTE.

Tout ce qui se passe ici, tout ce qui m'y est arrivé à moi-même, est incroyable... Je voudrais pourtant bien voir Lisette, et savoir le succès[194] de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de sa maîtresse pour me tirer d'embarras. Allons voir si je pourrai la trouver seule.

MARIO.

Arrêtez, Bourguignon! j'ai un mot à vous dire.

DORANTE.

Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur?

MARIO.

Vous en contez à[195] Lisette?

DORANTE.

Elle est si aimable qu'on auroit de la peine à ne lui pas parler d'amour.

MARIO.

Comment reçoit-elle ce que vous lui dites?

DORANTE.

Monsieur, elle en badine.

MARIO.

Tu as de l'esprit. Ne fais-tu pas l'hypocrite?

DORANTE.

Non; mais qu'est-ce que cela vous fait? Supposé que Lisette eût du goût pour moi...

MARIO.

Du goût pour lui! Où prenez-vous vos termes? Vous avez le langage bien précieux[196] pour un garçon de votre espèce!

DORANTE.

Monsieur, je ne saurais parler autrement.

MARIO.

C'est apparemment avec ces petites délicatesses-là que vous attaquez Lisette? Cela imite l'homme de condition.

DORANTE.

Je vous assure, Monsieur, que je n'imité personne; mais sans doute que vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule, et vous aviez autre chose à me dire. Nous parlions de Lisette, de mon inclination pour elle, et de l'intérêt que vous y prenez,

MARIO.

Comment, morbleu! il y a déjà un ton de jalousie dans ce que tu me réponds! Modère-toi un peu. Eh bien! Tu me disois qu'en supposant que Lisette eût du goût pour toi... Après?

DORANTE.

Pourquoi faudroit-il que vous le sussiez, Monsieur?

MARIO.

Ah! le voici: c'est que, malgré le ton badin que j'ai pris tantôt, je serois très fâché qu'elle t'aimât; c'est que, sans autre raisonnement, je te défends de t'adresser davantage à elle, non pas, dans le fond, que je craigne qu'elle t'aime: elle me paroît avoir le coeur trop haut pour cela; mais c'est qu'il me déplaît, à moi, d'avoir Bourguignon pour rival.

DORANTE.

Ma foi, je vous crois: car Bourguignon, tout Bourguignon qu'il est, n'est pas même content que vous soyez le sien.

MARIO.

Il prendra patience.

DORANTE.

Il faudra bien. Mais, Monsieur, vous l'aimez donc beaucoup?

MARIO.

Assez pour m'attacher sérieusement à elle dès que j'aurai pris de certaines mesures. Comprends-tu ce que cela signifie?

DORANTE.

Oui, je crois que je suis au fait. Et sur ce pied-là vous êtes aimé sans doute?

MARIO.

Qu'en penses-tu, est-ce que je ne vaudrais pas la peine de l'être?

DORANTE.

Vous ne vous attendez pas à être loué par vos propres rivaux, peut-être?

MARIO.

La réponse est de bon sens, je te la pardonne; mais je suis bien mortifié de ne pouvoir pas dire qu'on m'aime, et je ne le dis pas pour t'en rendre compte, comme tu le crois bien; mais c'est qu'il faut dire la vérité.

DORANTE.

Vous m'étonnez, Monsieur: Lisette ne sait donc pas vos desseins?

MARIO.

Lisette sait tout le bien que je lui veux, et n'y paroît pas sensible; mais j'espère que la raison me gagnera son cœur. Adieu, retire-toi sans bruit: son indifférence pour moi, malgré tout ce que je lui offre, doit te consoler du sacrifice que tu me feras.... Ta livrée n'est pas propre à faire pencher la balance en ta faveur, et tu n'es pas fait pour lutter contre moi.

SCÈNE III.

SILVIA, DORANTE, MARIO.

MARIO.

Ah! te voilà, Lisette?

SILVIA.

Qu'avez-vous, Monsieur? vous me paraissez ému.

MARIO.

Ce n'est rien: je disais un mot à Bourguignon.

SILVIA.

Il est triste: est-ce que vous le querelliez?

DORANTE.

Monsieur m'apprend qu'il vous aime, Lisette...

SILVIA.

Ce n'est pas ma faute.

DORANTE.

Et me défend de vous aimer.

SILVIA.

Il me défend donc de vous paroître aimable?

MARIO.

Je ne saurais empêcher qu'il ne t'aime, belle Lisette; mais je ne veux pas qu'il te le dise.

SILVIA.

Il ne me le dit plus, il ne fait que me le répéter.

MARIO.

Du moins ne te le répétera-t-il pas quand je serai présent. Retirez-vous, Bourguignon.

DORANTE.

J'attends qu'elle me l'ordonne.

MARIO.

Encore!

SILVIA.

Il dit qu'il attend: ayez donc patience.

DORANTE.

Avez-vous de l'inclination pour Monsieur?

SILVIA.

Quoi! de l'amour? Oh! je crois qu'il ne sera pas nécessaire qu'on me le défende.

DORANTE.

Ne me trompez-vous pas?

MARIO.

En vérité, je joue ici un joli personnage! Qu'il sorte donc! A qui est-ce que je parle?

DORANTE.

A Bourguignon, voilà tout.

MARIO.

Eh bien! qu'il s'en aille!

DORANTE, à part.

Je souffre.

SILVIA.

Cédez, puisqu'il se fâche.

DORANTE, bas à Silvia.

Vous ne demandez peut-être pas mieux?

MARIO.

Allons, finissons.

DORANTE.

Vous ne m'aviez pas dit cet amour-là, Lisette.

SCÈNE IV.

M. ORGON, MARIO, SILVIA.

SILVIA.

Si je n'aimois pas cet homme-là, avouons que je serois bien ingrate.

MARIO, *riant*.

Ha! ha! ha! ha!

M. ORGON.

De quoi riez-vous, Mario?

MARIO.

De la colère de Dorante, qui sort, et que j'ai obligé de quitter Lisette.

SILVIA.

Mais que vous a-t-il dit dans le petit entretien que vous avez eu tête à tête avec lui?

MARIO.

Je n'ai jamais vu d'homme ni plus intrigué ni de plus mauvaise humeur.

M. ORGON.

Je ne suis pas fâché qu'il soit la dupe de son propre stratagème; et d'ailleurs, à le bien prendre,[197] il n'y a rien de plus flatteur ni de plus obligeant pour lui que tout ce que tu as fait jusqu'ici, ma fille. Mais en voilà assez.

MARIO.

Mais où en est-il précisément, ma soeur?

SILVIA.

Hélas! mon frère, je vous avoue que j'ai lieu d'être contente.

MARIO.

«Hélas! mon frère,» me dit-elle. Sentez-vous cette paix douce qui se mêle à ce qu'elle dit?

M. ORGON.

Quoi! ma fille, tu espères qu'il ira jusqu'à t'offrir sa main dans le déguisement où te voilà?

SILVIA.

Oui, mon cher père, je l'espère.

MARIO.

Friponne que tu es, avec ton «cher père»! Tu ne nous grondes plus à présent, tu nous dis des douceurs.

SILVIA.

Vous ne me passez[198] rien.

MARIO.

Ha! ha! je prends ma revanche. Tu m'as tantôt chicané sur les[199] expressions: il faut bien, à mon tour, que je badine un peu sur les tiennes; ta joie est bien aussi[200] divertissante que l'étoit ton inquiétude.

M. ORGON.

Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille: j'acquiesce à tout ce qui vous plaît.

SILVIA.

Ah! Monsieur, si vous saviez combien je vous aurai d'obligation! Dorante et moi nous sommes destinés l'un à l'autre; il doit m'épouser. Si vous saviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien mon cœur gardera le souvenir de l'excès de tendresse qu'il me montre! Si vous saviez, combien tout ceci va rendre notre union aimable! Il ne pourra jamais se rappeler notre histoire sans m'aimer; je n'y songerai jamais que je ne l'aime.[201] Vous avez fondé notre bonheur pour la vie en me laissant faire: c'est un mariage unique; c'est une aventure dont le seul récit est attendrissant; c'est le coup de hasard le plus singulier, le plus heureux, le plus...

MARIO.

Ha! ha! ha! que ton cœur a de caquet,[202] ma soeur! quelle éloquence!

M. ORGON.

If faut convenir que le régal que tu te donnes est charmant, surtout si tu achèves.

SILVIA.

Cela vaut fait,[203] Dorante est vaincu: j'attends mon captif.

MARIO.

Ses fers seront plus dorés qu'il ne pense. Mais je lui crois l'âme en peine, et j'ai pitié de ce qu'il souffre.

SILVIA.

Ce qui lui en coûte à se déterminer ne me le rend que plus estimable: il pense qu'il chagrinerait son père en m'épousant; il croit trahir sa fortune et sa naissance. Voilà de grands sujets de réflexion: je serai charmée de triompher. Mais il faut que j'arrache ma victoire, et non pas qu'il me la donne; je veux un combat entre l'amour et la raison.

MARIO.

Et que la raison y périsse.

M. ORGON.

C'est-à-dire que tu veux qu'il sente toute l'étendue de l'impertinence[204] qu'il croira faire. Quelle insatiable vanité d'amour-propre!

MARIO.

Cela, c'est l'amour-propre d'une femme, et il est tout au plus uni.[205]

SCÈNE V.

M. ORGON, SILVIA, MARIO, LISETTE.

M. ORGON.

Paix! voici Lisette. Voyons ce qu'elle nous veut.

LISETTE.

Monsieur, vous m'avez dit tantôt que vous m'abandonniez Dorante, que vous livriez sa tête à ma discrétion: je vous ai pris au mot, j'ai travaillé comme pour moi, et vous verrez de l'ouvrage bien fait, allez; c'est une tête bien conditionnée.[206] Que voulez-vous que j'en fasse, à présent? Madame me le[207] cède-t-elle?

M. ORGON.

Ma fille, encore une fois, n'y prétendez-vous rien?

SILVIA,

Non: je te le donne, Lisette; je te remets tous mes droits, et, pour dire comme toi, je ne prendrai jamais de part[208] à un coeur que je n'aurai pas conditionné moi-même.

LISETTE.

Quoi? vous voulez bien que je l'épouse? Monsieur le veut bien aussi?

M. ORGON.

Oui, qu'il s'accommode.[209] Pourquoi t'aime-t-il?

MARIO.

J'y consens aussi, moi.

LISETTE,

Moi aussi, et je vous en remercie tous.

M. ORGON.

Attends; j'y mets pourtant une petite restriction; c'est qu'il faudroit, pour nous disculper de ce qui arrivera, que tu lui dises un peu qui tu es.

LISETTE.

Mais, si je lui dis[210] un peu, il le saura tout-à-fait.

M. ORGON.

Eh bien! cette tête en si bon état ne soutiendra-t-elle pas cette secousse-là? Je ne le[211] crois pas de caractère à s'effaroucher là- dessus.

LISETTE.

Le voici qui me cherche; ayez donc la bonté de me laisser le champ libre: il s'agit ici de mon chef-d'oeuvre.

M. ORGON.

Cela est juste: retirons-nous.

SILVIA.

De tout mon coeur.

MARIO.

Allons.

SCÈNE VI.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Enfin, ma reine, je vous vois, et je ne vous quitte plus, car j'ai trop pâti d'avoir manqué de votre présence, et j'ai cru que vous esquiviez la mienne.[212]

LISETTE.

Il faut vous avouer, Monsieur, qu'il en étoit quelque chose.[213]

ARLEQUIN.

Comment donc! ma chère âme, élixir de mon coeur, avez-vous entrepris la fin de ma vie?[214]

LISETTE.

Non, mon cher, la durée m'en est trop précieuse.

ARLEQUIN.

Ah! que ces paroles me fortifient!

LISETTE.

Et vous ne devez point douter de ma tendresse.

ARLEQUIN.

Je voudrais bien pouvoir baiser ces petits mots-là, et les cueillir sur votre bouche avec la mienne.

LISETTE.

Mais vous me pressiez sur notre mariage, et mon père ne m'avoit pas encore permis de vous répondre. Je viens de lui parler, et j'ai son aveu pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main quand vous voudrez.

ARLEQUIN.

Avant que je la demande à lui,[215] souffrez que je la demande à vous: je veux lui rendre mes grâces[216] de la charité qu'elle aura de vouloir bien entrer dans la mienne, qui en est véritablement indigne.

LISETTE.

Je ne refuse pas de vous la prêter un moment, à condition que vous la prendrez pour toujours.

ARLEQUIN.

Chère petite main rondelette et potelée, je vous prends sans marchander; je ne suis pas en peine de l'honneur que vous me ferez, il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiète.

LISETTE.

Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en faut.

ARLEQUIN.

Ah! que nenni[217]: vous ne savez pas cette arithmétique-là aussi bien que moi.

LISETTE.

Je regarde pourtant votre amour comme un présent du ciel.

ARLEQUIN.

Le présent qu'il vous a fait ne le ruinera pas; il[218] est bien mesquin.

LISETTE.

Je ne le trouve que trop magnifique.

ARLEQUIN.

C'est que vous ne le voyez pas au grand jour.

LISETTE.

Vous ne sauriez croire combien votre modestie m'embarrasse.

ARLEQUIN.

Ne faites point dépense d'embarras:[219] je serois bien effronté si je n'étois pas modeste.

LISETTE.

Enfin, Monsieur, faut-il vous dire que c'est moi que votre tendresse honore?

ARLEQUIN.

Ahi! ahi! je ne sais plus où me mettre.

LISETTE.

Encore une fois. Monsieur, je me connois.

ARLEQUIN.

Hé! je me connois bien aussi; et je n'ai pas là une fameuse connoissance, ni vous non plus, quand vous l'aurez faite; mais c'est là le diable que de me connoître: vous ne vous attendez pas au fond du sac.

LISETTE, *à part*.

Tant d'abaissement n'est pas naturel! (*Haut*) D'où vient me dites-vous cela?[220]

ARLEQUIN.

Et voilà où gît le lièvre.[221]

LISETTE.

Mais encore? Vous m'inquiétez: est-ce que vous n'êtes pas...

ARLEQUIN.

Ahi! ahi! vous m'ôtez ma couverture.

LISETTE.

Sachons de quoi il s'agit.

ARLEQUIN, *à part*.

Préparons un peu cette affaire-là... (*Haut.*) Madame, votre amour est-il d'une constitution bien robuste? soutiendra-t-il bien la fatigue que je vais lui donner? Un mauvais gîte lui fait-il peur? Je vais le loger petitement.

LISETTE.

Ah! tirez-moi d'inquiétude. En un mot, qui êtes-vous?

ARLEQUIN.

Je suis... N'avez-vous jamais vu de fausse monnaie? Savez-vous ce que c'est qu'un louis d'or faux? En bien, je ressemble assez à cela.

LISETTE.

Achevez donc. Quel est votre nom?

ARLEQUIN.

Mon nom! (*A part.*) Lui dirai-je que je m'appelle Arlequin? Non: cela rime trop avec coquin.

LISETTE.

Eh bien?

ARLEQUIN.

Ah, dame! il y a un peu à tirer[222] ici. Haïssez-vous la qualité de soldat?

LISETTE.

Qu'appellez-vous un soldat?

ARLEQUIN.

Oui, par exemple, un soldat d'antichambre.

LISETTE.

Un soldat d'antichambre! Ce n'est donc point Dorante à qui je parle enfin?

ARLEQUIN.

C'est lui qui est mon capitaine.

LISETTE.

Faquin!

ARLEQUIN, *à part*.

Je n'ai pu éviter la rime.

LISETTE.

Mais voyez ce magot. tenez!

ARLEQUIN

La jolie culbute que je fais là!

LISETTE. Il y a une heure que je lui demande grâce et que je m'épuise en humilités pour cet animal-là.

ARLEQUIN.

Hélas! Madame, si vous préféreriez l'amour à la gloire,[223] je vous ferois bien autant de profit qu'un monsieur.

LISETTE, *riant*.

Ah! ah! ah! je ne saurais pourtant m'empêcher d'en rire, avec sa gloire! et il n'y a plus que ce parti-là à prendre... Va, va, ma gloire te pardonne; elle est de bonne composition.

ARLEQUIN.

Tout de bon, charitable dame? Ah! que mon amour vous promet de reconnoissance!

LISETTE.

Touche-là, Arlequin; je suis prise pour dupe: le soldat d'antichambre de Monsieur vaut bien la coiffeuse de Madame.

ARLEQUIN.

La coiffeuse de Madame!

LISETTE.

C'est mon capitaine, ou l'équivalent.

ARLEQUIN.

Masque!

LISETTE.

Prends ta revanche.

ARLEQUIN.

Mais voyez cette magotte, avec qui, depuis une heure, j'entre en confusion de ma misère! [224]

LISETTE.

Venons au fait. M'aimes-tu?

ARLEQUIN.

Pardi, [225] oui: en changeant de nom, tu n'as pas changé de visage, et tu sais bien que nous nous sommes promis fidélité en dépit de toutes les fautes d'orthographe. [226]

LISETTE.

Va, le mal n'est pas grand, consolons-nous; ne faisons semblant de rien, et n'apprêtons point à rire. [227] Il y a apparence que ton maître est encore dans l'erreur à l'égard de ma maîtresse: ne l'avertis de rien; laissons les choses comme elles sont. Je crois que le voici qui entre. Monsieur, je suis votre servante.

ARLEQUIN.

Et moi votre valet, Madame. (*Riant.*) Ha! ha! ha!

SCÈNE VII.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

Eh bien, tu quittes la fille d'Orgon: lui as-tu dit qui tu étois?

ARLEQUIN.

Pardi, oui. La pauvre enfant! j'ai trouvé son coeur plus doux qu'un agneau: il n'a pas soufflé. Quand je lui ai dit que je m'appellois Arlequin et que j'avois un habit d'ordonnance:[228] «Eh bien, mon ami, m'a-t-elle dit, chacun a son nom dans la vie, chacun a son habit; le vôtre ne vous coûte rien.» Cela ne laisse pas d'être[229] gracieux.

DORANTE.

Quelle sort d'histoire me contes-tu là?

ARLEQUIN.

Tant y a que[230] je vais la demander en mariage.

DORANTE.

Comment? elle consent à t'épouser?

ARLEQUIN.

La voilà bien malade![231]

DORANTE.

Tu m'en imposes: elle ne sait pas qui tu es.

ARLEQUIN.

Par la ventrebleu![232] voulez-vous gager que je l'épouse avec la casaque[233] sur le corps, avec une souquenille,[234] si vous me fâchez? Je veux bien que vous sachiez qu'un amour de ma façon[235] n'est point sujet à la casse,[236] que je n'ai pas besoin de votre friperie[237] pour pousser ma pointe,[238] et que vous n'avez qu'à me rendre la mienne.[239]

DORANTE.

Tu es un fourbe. Cela n'est pas concevable, et je vois bien qu'il faudra que j'avertisse monsieur Orgon.

ARLEQUIN.

Qui, notre père? Ah! le bon homme! nous l'avons dans notre manche.[240] C'est le meilleur humain, la meilleure pâte d'homme.[241].. Vous m'en direz des nouvelles.[242]

DORANTE.

Quel extravagant! As-tu vu Lisette?

ARLEQUIN.

Lisette! non: peut-être a-t-elle passé devant mes yeux; mais un honnête homme ne prend pas garde à une chambrière: je vous cède ma part de cette attention-là.

DORANTE.

Va-t-en, la tête te tourne.

ARLEQUIN.

Vos petites manières[243] sont un peu aisées; mais c'est la grande habitude qui fait cela. Adieu. Quand j'aurai épousé, nous vivrons but à but.[244] Votre soubrette arrive. Bonjour, Lisette; je vous recommande Bourguignon: c'est un garçon qui a quelque mérite.

SCENE VIII.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE, à part.

Qu'elle est digne d'être aimée! Pourquoi faut-il que Mario m'ait prévenu?[245]

SILVIA.

Où étiez-vous donc, Monsieur? Depuis que j'ai quitté Mario, je n'ai pu vous retrouver pour vous rendre compte de ce que j'ai dit à monsieur Orgon.

DORANTE.

Je ne me suis pourtant pas éloigné. Mais de quoi s'agit-il?

SILVIA, à part.

Quelle froideur! (*Haut.*) J'ai eu beau décrier votre valet et prendre sa conscience à témoin de son peu de mérite, j'ai eu beau lui représenter qu'on pouvoit du moins reculer le mariage, il ne m'a pas seulement écoutée. Je vous avertis même qu'on parle d'envoyer chez le notaire, et qu'il est temps de vous déclarer.

DORANTE.

C'est mon intention, je vais partir *incognito*, et je laisserai un billet qui instruira monsieur Orgon de tout.

SILVIA, à part.

Partir! ce n'est pas là mon compte.

DORANTE.

N'approuvez-vous pas mon idée?

SILVIA.

Mais ... pas trop.

DORANTE.

Je ne vois pourtant rien de mieux dans la situation où je suis, à moins que de parler moi-même: et je ne saurois m'y résoudre. J'ai d'ailleurs d'autres raisons qui veulent que je me retire; je n'ai plus que faire ici.

SILVIA.

Comme je ne sais pas vos raisons, je ne puis ni les approuver ni les combattre, et ce n'est pas à moi à vous les demander.[246]

DORANTE.

Il vous est aisé de les soupçonner, Lisette.

SILVIA.

Mais je pense, par exemple, que vous avez du goût pour la fille de monsieur Orgon.

DORANTE.

Ne voyez-vous que cela?

SILVIA.

Il y a bien encore certaines choses que je pourrais supposer; mais je ne suis pas folle, et je n'ai pas la vanité de m'y arrêter.

DORANTE.

Ni le courage d'en parler, car vous n'auriez rien d'obligeant à me dire.
Adieu, Lisette.

SILVIA.

Prenez garde: je crois que vous ne m'entendez[247] pas, je suis obligée de vous le dire.

DORANTE.

A merveille, et l'explication ne me seroit pas favorable. Gardez-moi le secret jusqu'à mon départ.

SILVIA.

Quoi! sérieusement, vous partez?

DORANTE.

Vous avez bien peur que je ne change d'avis.

SILVIA.

Que vous êtes aimable d'être si bien au fait!

DORANTE.

Cela est bien naïf. Adieu.

(Il s'en va.)

SILVIA, *à part.*

S'il part, je ne l'aime plus, je ne l'épouserai jamais... *(Elle le regarde aller.)* Il s'arrête pourtant: il rêve, il regarde si je tourne la tête. Je ne saurais le rappeler, moi... Il seroit pourtant singulier qu'il partît, après tout ce que j'ai fait!... Ah! voilà qui est fini: il s'en va; je n'ai pas tant de pouvoir sur lui que je le croyois. Mon frère est un maladroit, il s'y est mal pris: les gens indifférents gâtent tout. Ne suis-je pas bien avancée? Quel dénouement!... Dorante reparoît pourtant; il me semble qu'il revient; je me dédis donc, je l'aime encore... Feignons de sortir, afin qu'il m'arrête: il faut bien que notre réconciliation lui coûte quelque chose.

DORANTE, *l'arrêtant.*

Restez, je vous prie; j'ai encore quelque chose à vous dire.

SILVIA.

A moi, Monsieur?

DORANTE.

J'ai de la peine à partir sans vous avoir convaincue que je n'ai pas tort de le faire.

SILVIA.

Eh! Monsieur, de quelle conséquence est-il de vous justifier auprès de moi? Ce n'est pas la peine: je ne suis qu'une suivante, et vous me le faites bien sentir.

DORANTE.

Moi, Lisette? Est-ce à vous à vous plaindre,[248] vous qui me voyez prendre mon parti sans me rien dire?

SILVIA.

Hum! si je voulois, je vous répondrais bien là-dessus.

DORANTE.

Répondez donc: je ne demande pas mieux que de me tromper. Mais que dis-je? Mario vous aime.

SILVIA.

Cela est vrai.

DORANTE.

Vous êtes sensible à son amour, je l'ai vu par l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en allasse: ainsi vous ne sauriez m'aimer.

SILVIA.

Je suis sensible à son amour! qui est-ce qui vous l'a dit? Je ne saurois vous aimer! qu'en savez-vous? Vous décidez bien vite.

DORANTE.

Eh bien, Lisette, par tout ce que vous avez de plus cher au monde, instruisez-moi de ce qui en est, je vous en conjure.

SILVIA.

Instruire un homme qui part!

DORANTE.

Je ne partirai point.

SILVIA.

Laissez-moi. Tenez, si vous m'aimez, ne m'interrogez point: vous ne craignez que mon indifférence, et vous êtes trop heureux que je me taise. Que vous importent mes sentiments?

DORANTE.

Ce qu'ils m'importent, Lisette? Peux-tu douter encore que je ne t'adore?

SILVIA.

Non, et vous me le répétez si souvent que je vous crois; mais pourquoi m'en persuadez-vous? que voulez-vous que je fasse de cette pensée-là, Monsieur? Je vais vous parler à coeur ouvert. Vous m'aimez; mais votre amour n'est pas une chose bien sérieuse pour vous. Que de ressources n'avez-vous pas pour vous en défaire! La distance qu'il y a de vous à moi, mille objets que vous allez trouver sur votre chemin, l'envie qu'on aura de vous rendre sensible,[249] les amusements d'un homme de votre condition, tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement. Vous en rirez peut-être au sortir d'ici, et vous aurez raison. Mais moi, Monsieur, si je m'en ressouviens, comme j'en ai peur, s'il m'a frappée, quel secours aurai-je contre l'impression qu'il m'aura faite? Qui est-ce qui me dédommagera de votre perte? Qui voulez-vous que mon coeur mette à votre place? Savez-vous bien que, si je vous aimais, tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne me toucheroit plus? Jugez donc de l'état où je resterois; ayez la générosité de me cacher votre amour. Moi qui vous parle, je me ferois un scrupule de vous dire que je vous aime dans les dispositions où vous êtes: l'aveu de mes sentiments pourrait exposer votre raison; et vous voyez bien aussi que je vous les cache.

DORANTE.

Ah! ma chère Lisette, que viens-je d'entendre! Tes paroles ont un feu qui me pénètre; je t'adore, je te respecte. Il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune, qui ne disparaisse

devant une âme comme la tienne; j'aurois honte que mon orgueil tînt encore contre toi, et mon coeur et ma main t'appartiennent.

SILVIA. En vérité, ne mériteriez-vous pas que je les prisse? Ne faut-il pas être bien généreuse pour vous dissimuler le plaisir qu'ils me font? et croyez- vous que cela puisse durer?

DORANTE.
Vous m'aimez donc?

SILVIA.
Non, non; mais, si vous me le demandez encore, tant pis pour vous.

DORANTE.
Vos menaces ne me font point de peur.

SILVIA.
Et Mario, vous n'y songez donc plus?

DORANTE. Non, Lisette; Mario ne m'alarme plus: vous ne l'aimez point; vous ne pouvez plus me tromper; vous avez le coeur vrai; vous êtes sensible à [250] ma tendresse, je ne saurais en douter au transport qui m'a pris; j'en suis sûr, et vous ne sauriez plus m'ôter cette certitude-là.

SILVIA. Oh! je n'y tâcherai point;[251] gardez-la, nous verrons ce que vous en ferez.

DORANTE.
Ne consentez-vous pas d'être à moi?

SILVIA.
Quoi! vous m'épouserez malgré ce que vous êtes, malgré la colère d'un père, malgré votre fortune?

DORANTE.
Mon père me pardonnera dès qu'il vous aura vue: ma fortune nous suffit à tous deux, et le mérite vaut bien la naissance.[252] Ne disputons point, car je ne changerai jamais.

SILVIA.
Il ne changera jamais! Savez-vous bien que vous me charmez, Dorante.

DORANTE.

Ne gênez donc plus votre tendresse, et laissez-la répondre...

SILVIA.

Enfin, j'en suis venu à bout: vous... vous ne changerez jamais?

DORANTE.

Non, ma chère Lisette.

SYLVIA.

Que d'amour!

SCÈNE DERNIÈRE.

M. ORGON, SILVIA, DORANTE, LISETTE, ARLEQUIN, MARIO.

SILVIA.

Ah! mon père, vous avez voulu que je fusse à Dorante: venez voir votre fille vous obéir avec plus de joie qu'on n'en eut jamais.

DORANTE.

Qu'entends-je! vous, son père, Monsieur?

SILVIA.

Oui, Dorante. La même idée de nous connoître nous est venue à tous deux; après cela, je n'ai plus rien à vous dire. Vous m'aimez, je n'en saurais douter; mais, à votre tour, jugez de mes sentiments pour vous; jugez du cas que j'ai fait de votre coeur par la délicatesse avec laquelle j'ai tâché de l'acquérir.

M. ORGON.

Connoissez-vous cette lettre-là? Voilà par où j'ai appris votre déguisement, qu'elle n'a pourtant su que par vous.

DORANTE.

Je ne saurais vous exprimer mon bonheur, Madame;[253] mais ce qui m'enchant le plus, ce sont les preuves que je vous ai données de ma tendresse.

MARIO.

Dorante me pardonne-t-il la colère où j'ai mis Bourguignon?

DORANTE.

Il ne vous la pardonne pas, il vous en remercie.

ARLEQUIN.

De la joie, Madame: vous avez perdu votre rang; mais vous n'êtes point à plaindre, puisqu'Arlequin vous reste.

LISETTE.

Belle consolation! il n'y a que toi qui gagne à cela.

ARLEQUIN.

Je n'y perds pas. Avant notre reconnoissance, votre dot valoit mieux que vous; à présent, vous valez mieux que votre dot. Allons, saute, marquis![254]

NOTES.

[1] SILVIA. The 'ideal type' of Marivaux's women. "Young, alert, lively, yet compliant, already competent, reasonable, and energetic, without her reason, deliberative as it is, excluding for a moment wit, sprightliness, and charm. Give her more reserve, more dignity, more tender kindness, and also more indulgent experience and you will have, scarcely any older, and already a widow, Araminte of *les Fausses Confidences*" (Henri Lion, in *Histoire de la langue et de la littérature française* Petit de Julleville, tome VI, p. 587).

[2] ARLEQUIN. One of the brightest and merriest of rôles. In passing to the Comédie-Française, this rôle, which at the Comédie-Italienne was played by Harlequin, was introduced under the name of Pasquin. It is possible that the personage of Harlequin has descended from the Greek plays, in which there appeared an actor filling a similar rôle and dressed in the skin of a goat or a tiger; but so early an origin, even if it could be proved, would not serve to explain the costume in which he now appears, and which is itself a modification of that worn by Harlequin in the sixteenth century.

The part of Harlequin, in the Italian comedy, appears to have originated in the rôle of the *zanni*, or clown, which comprised several varieties, such as Scapino, Coviello, etc. The costume of the part, whether the *zanni* represented a stupid lout or a bright and resourceful valet, consisted of a loose jacket, very full trousers, a small cape, a broad-brimmed hat with feathers, and a wooden sword. This dress was varied later for the parts of Sganarelle and Pierrot, and the Harlequin dress itself was changed to a certain extent in the sixteenth century.

A description of his costume has come down to us from the time of Henry IV. "It is composed of a jacket open in front and fastened by cheap ribbons; of tight-fitting pantaloons, covered with pieces of cloth of different colors, placed at random. The jacket also is patched. He has a stiff, black beard, the black half-mask, and a cap shaped like those of the time of Francis I; no linen; the belt, the pouch, and the wooden sword. His feet are clad in very thin foot-gear, covered at the ankles by the pantaloons, which serve as gaiters" (Maurice Sand, *Masques et Bouffons*, p. 72). It was further changed, as well as the character itself, by the famous Dominique, of the Italian comedians to King Louis XIV. He made of Harlequin a clever and witty personage, instead of a stupid lout, and this change was accepted by the writers of plays for that particular troupe. The dress is greatly modified. The jacket is closer fitting; the trousers less full and shorter in the leg, coming down to just below the calf; the patches, still much larger than in the modern dress, are arranged symmetrically; the hat is soft, with a brim and a small plume; the shoes are of the ordinary seventeenth century shape, with the bow of ribbon on the instep. The wooden sword remains, as well as the half-mask, but with a moustache in the place of the former stiff beard.

The part was then played more and more as one calling for much spirit and endless fun-making powers,—so much so that when it was admitted to the stage of the Comédie-Française it evoked very strong condemnation as being unworthy of the gravity of the place.

The modern dress of Harlequin, rarely seen save in pantomimes, is a very brilliant close-fitting costume, composed of small triangles of bright cloth covered with spangles.

[3] QU'OUI. The correct form would be *que oui*, as the initial vowel of *oui* is now treated as an aspirate.

[4] CELA VA TOUT DE SUITE, 'That is a matter of course.' 'That is the natural conclusion' (judging from the desire of most girls to marry). The expression *tout de suite* now means 'at once,' 'immediately.' It is not in that sense that it is used here. Read, *cela va de suite*, considering the adverb *tout* as simply adding emphasis to the

expression. The word *suite* was taken in the seventeenth and eighteenth centuries in the sense of 'consequence' or 'order.'

[5] DE FILLE. A peculiar use of the substantive after the preposition *de*, similar to the ordinary participial or adjectival use, as in the expression: *Il n'y a que vous de sérieux*. Compare "Je n'ai qu'elle de fille" (Molière, *le Médecin malgré lui*, II, 4). These, and similar expressions, are an outgrowth of the partitive genitive, usually found after an indefinite: *Il n'y a rien de nouveau* (that is to say, *parmi les choses nouvelles*). *Quelque chose de nouveau*. *Qu'y a-t-il de nouveau?* *Cent soldats de prisonniers*. *Y a-t-il personne d'assez hardi?* etc. Compare the Latin, *Quid novi?*

[6] ALLEZ RÉPONDRE VOS IMPERTINENCES AILLEURS. This is not a modern form. The meaning is, 'Keep your irrelevant remarks for people of your own class.' *Impertinences* has here the meaning of 'irrelevant remarks.'

[7] CE N'EST PAS À VOUS À JUGER. An infinitive after *c'est à* (*moi, vous, lui*, etc.) may be introduced by either the preposition *à* or *de*, but a difference is felt to-day between the two locutions, the first signifying 'it is your turn,' and the second, 'it is your right or duty.'

[8] UNE ORIGINALE, 'eccentric.' "Il n'y a qu'en France que le mot *original* appliqué à un individu, soit presque injurieux." — Théophile Gautier, *les Grotesques*.

[9] CELA EST ENCORE TOUT NEUF, 'That is another strange idea.' Bear in mind that Silvia had already expressed a distaste for marriage.

[10] AIMABLE, 'Fitted to inspire love,' 'worthy of love.'

[11] DE MARIAGE ... D'UNION. A peculiar use of the preposition *de*, allied to, and possibly derived from, the partitive after a negative: *Il n'y a pas de mariage*. It would be more natural today to say *un mariage ... une union*. The use of the form *de mariage* is easily explained by the ellipsis of the concluding words, *que celui-ci*.

[12] DÉLICIEUSE. Compare: "Il y a de bons mariages; mais il n'y en a point de délicieux" (La Rochefoucauld, *Réflexion*, 113).

[13] DANS LES FORMES, 'Legally.'

[14] DE QUOI VIVRE, 'Food.'

[15] PARDI, 'Indeed.' An alteration of *par Dieu*. Though still used, *parbleu*, likewise a euphemism for *par Dieu*, has largely replaced it. It is not in the Dictionary of the Academy, 1878.

[16] TOUT EN SERA BON. The *en* refers apparently to the divers qualities of Dorante which Lisette has just enumerated, though it is difficult to see the connection clearly.

[17] TOUT S'Y TROUVE. The modern form would be, *se trouve en lui*, the *y* not being now used of persons.

[18] HÉTÉROCLITE. Used familiarly and figuratively for 'strange,' 'odd,' 'peculiar.'

[19] UN PENSÉE DE TRÈS BON SENS—*Pleine de sens*. VOLONTIERS, 'Frequently,' 'usually.' 'is usually inclined to be ...'

[20] PASSE, 'We'll let that pass.' Used familiarly for *soit*.

[21] OUI-DA, 'Truly,' 'certainly,' or, more freely and familiarly, 'I should think so.' *Da* is, according to Diez, a shortened form of *diva*, an exclamation composed of the two imperatives *dis* and *va*: *diva* > *dea* > *da*. It may be added to either the affirmative or the negative (*non-da*), or stand alone. In any case it adds force to the expression. Its use is becoming obsolete, especially in the negative.

[22] DE BEAUTÉ. *Quant à la beauté* would convey the idea, better to the modern ear. The construction is the genitive after *dispenser*. The pronominal *en* is, therefore, redundant.

[23] VERTUCHOUX, written usually *vertuchou*, 'Bless me,' A euphemism like *vertubleu*, which is similarly a corruption of *vertu (de) Dieu*.

[24] CE SUPERFLU-LÀ SERA MON NÉCESSAIRE. Voltaire, in his *Mondain* (1736), lines 22-23, repeated the same idea: "Le superflu, chose très nécessaire, A réuni l'un et l'autre hémisphère."

[25] SE CONTREFONT-ILS, 'Disguise themselves.'

[26] AUSSI L'EST-IL. The modern form is *Il l'est en effet*.

[27] NE ... MENT PAS D'UN MOT, 'Is not at all deceitful.'

[28] NI QUI NE GRONDE. The repetition of the relative *qui* is contrary to modern usage.

[29] ÂME, 'Being.'

[30] This whole scene recalls the dialogue between Angélique and Lisette in the first scene of Dancourt's *l'Été des Coquettes* (July 12, 1690), and may be a clever amplification of the same.

[31] PORTE ... UNE GRIMACE. A metonymy not accepted in common usage.

[32] DE TOUT CELA == *Dans tout cela*.

[33] A CONDITION QUE, 'Provided that.' Governs either the indicative, conditional, or subjunctive.

[34] UN NOTAIRE. The notary is a frequent figure in French comedy in the seventeenth and eighteenth centuries, and appears also in that of the nineteenth century. It is he who draws up the marriage settlements; he acts usually as banker and trustee as well as legal adviser. He is a sworn officer of the government, and nowadays is subject to inspection by officials appointed for the purpose.

[35] SUR TOUT LE BIEN. The modern form would be *d'après tout le bien*.

[36] QUE VOUS VOUS REMERCIIEZ, 'That either of you will reject the other.' See Littré, "remercier," 5°.

[37] PLAISANTE, 'Amusing.'

[38] M'EN CONTER, 'To make love to me.'

[39] DES BONS AIRS, 'Kindly reception.' An example of a very common antiphrasis, although the expression in itself is antiquated.

[40] IL NE ME FAUT PRESQUE QU'UN TABLIER. An evidence of the similarity in dress of maid and mistress.

[41] NE L'AMUSEZ PAS, 'Do not detain her.' *Amuser* is sometimes used in this sense, 'to detain by idle words.'

[42] EN PARTIE DE MASQUE, 'For a masquerade.' It was a common practice in the circles of the Court, and of the richer bourgeoisie to get up masquerade parties and

dances. There are frequent references to this in the Memoirs of Dangeau, Saint-Simon, and other writers.

[43] ARTICLE = *Passage d'un écrit quelconque* (Littré, "article," 3°).

[44] IMAGINATION. Used here in the sense of *pensée* or *idée*.

[45] FIGURE, 'Character,' which is also the meaning of *personnage* in the next line.

[46] PLAISANT. See note 37.

[47] NOTRE FUTURE. The *notre* refers to Dorante and his father. Silvia is the future bride of the one, and the future daughter-in-law of the other. The expression is not a usual one with *notre*.

[48] LE TOUT. In modern usage the article has disappeared.

[49] SUR LE CHAPITRE, 'About.'

[50] INSPIRÉE. *Venue* has replaced this verb in some of the later editions, and would certainly be the more natural expression.

[51] LES AVERTIROIT. Modern syntax requires the future after the imperative, instead of the conditional present.

[52] SE TIRERA D'INTRIGUE. Used in the sense of *se tirera d'affaire*.

[53] AGACER, 'Tease.' *Taquinier* would be the modern word in this sense. *Agacer* has now more the meaning of 'irritate.'

[54] C'EST AUTANT DE PRIS QUE LE VALET, 'The valet is as good as caught (captivated).'

[55] L'ÉTOURDIR, 'To make him forget.'

[56] CROCHETEUR, 'Porter.' The name is derived from the *crochet* (hook) which they use in lifting or carrying heavy weights. Another and more common meaning of the word is 'picklock,' or 'housebreaker,' from *crocheter*. *Crochet* must have given *crochetier*. It is probably due to paronymy that *crocheteur* and not *crochetier* has come to be used for 'porter' (Littré).

[57] DANS SON MIROIR. An elliptical form for *Quand elle se regarde dans son miroir*.

[58] TOUJOURS, 'In the meantime.'

[59] BIEN VENU. Now written in one word as a noun and with the article.

[60] TON COEUR N'A QU'À SE BIEN TENIR, 'Your heart must be on its guard.'

[61] C'EST BIEN DES AFFAIRES, 'What nonsense!'

[62] NE M'EN FAIT POINT ACCROIRE, 'Does not make me overrate myself.'
(Littré, "Accroire," 3°.)

[63] SÉRIEUX, 'Formal.'

[64] SUR LE QUI-VIVE, 'Standing on ceremony.'

[65] PLUS COMMODÉMENT, 'With less ceremony.'

[66] TU AS NOM. A Latin construction frequently used even nowadays.

[67] VA DONC POUR LISETTE, 'Lisette be it, then.'

[68] J'EN VEUX AU COEUR DE LISETTE, 'I have designs upon Lisette's heart.' The more common modern meaning of the idiom *en vouloir* à is, 'to have a grudge against'; but the expression used in the text is also frequent with the meaning here given. Corneille has, "Alidor en voulait à Célie" (*la Veuve*, I. 181). "Poppée était une infidèle qui n'en voulait qu'au trône" (*Othon*, I. 194). "Je n'en veux pas, Cléone, au sceptre d'Arménie" (*Nicomède*, I. 347). And La Fontaine: "Comme il en voulait à l'argent" (*les deux Mulets*, I. 8). The Academy gives the locution in its Dictionary, with the remark: "signifie aussi familièrement, Avoir quelque prétention sur cette personne, sur cette chose, en avoir quelque désir. *Il en veut à cette fille. Il en veut à cette charge.*"

[69] AILLE SUR MES BRISÉES, 'Be my rival.' *Les brisées*. Branches broken off by a hunter to recognize the hiding-place of the game, hence 'traces.' *Suivre les brisées de quelqu'un*, 'To follow someone's example.' *Aller sur les brisées de quelqu'un*, 'To contest with (or rival) someone' (Littré, "brisées," 1° and 2°).

[70] VOUS PERDREZ VOTRE PROCÈS, 'You will get the worst of it.'

[71] ILS SE DONNENT LA COMÉDIE, 'They are making fun at my expense.'

[72] QUI L'AURA, 'Who wins his love.'

[73] M'EN CONTER. See note 38.

[74] NOUS SOMMES DANS LE STYLE AMICAL. An expression derived from the *précieuses*.

[75] OTER MON CHAPEAU. It was still customary to wear the hat in the house, even in the presence of ladies, though the habit was dying out.

[76] JOUE. The edition of 1732, as well as that edited by Duviquet, gives *joue*. Some later editions give *jure*, in the sense of 'blaspheme.'

[77] PLAISANT. See note 37.

[78] ME FASSE MON PROCÈS, 'Destroys my hopes.' Compare note 70.

[79] D'ABORD QUE. Used for the more modern *dès que* (Littré, 10°).

[80] MALGRÉ QUE J'EN AIE, 'In spite of myself.' *Malgré que* in this sense is used only with the verb *avoir* (Littré, 5°).

[81] A TORT AVEC TOI. The modern form is *envers toi*.

[82] A PLUS DE TORT. The *de* has since been dropped in locutions of this sort.

[83] JE CROIS QU'IL M'AMUSE, 'I think that he strikes my fancy.'

[84] JE ME RAPPELLE DE. In modern French the *de* is omitted.

[85] CONFIDEMMENT. *Confidentiellement* the more common form.

[86] NE PRENDRE PAS GARDE. The modern construction of the negative with an infinitive requires both parts of the negative to precede the verb.

[87] EN FAVEUR DE = *Dans l'intérêt de*.

[88] MON PORTE-MANTEAU. Refers not to the valise, but to the *crocheteur* who carried it. The office of *porte-manteau* was an honourable one at the French court. Twelve officers of the household bore the title and discharged the duties of the office, which consisted in taking care of the king's hat, gloves, stick, and sword, and in handing them to his majesty when called for. One of these officers always accompanied the king when hunting, with a valise containing raiment. See A. Chéruef, *Dictionnaire historique des institutions, mœurs et coutumes de la France*.

[89] AUTANT VAUT, 'That's the same thing.' 'That's just as good.'

[90] LA BELLE. The use of the article is here indicative of familiarity. Used in this way towards inferiors.

[91] JE VAIS FAIRE DESCENDRE. On the part of a supposed servant, a somewhat free and easy expression.

[92] UN BEAU-PÈRE DE LA VEILLE OU DU LENDEMAIN, 'A man who is as good as my father-in-law.'

[93] AVANT QUE DE. *Avant de* is more modern.

[94] L'HÔTEL. In the meaning attached to the word in the seventeenth and eighteenth centuries, that is, 'mansion,' 'residence.' Originally applied specifically to the king's residence, it soon was used of the mansions of the nobility in Paris or other towns. Later, the habit arose among the nobility of renting rooms and apartments within their mansions when the family was not in residence, and gradually the word assumed its present more extended meaning. But *hôtel* is still used to denote strictly a residence.

[95] PLAISANT. One must understand here a double meaning, Silvia uses it evidently in the sense of 'amusing,' 'ridiculous' (see note 37), while Harlequin fails to catch the point, and, as his reply shows, takes it in its earlier sense of 'agreeable.' It is scarcely used to-day in this latter sense.

[96] M'EN ÊTRE FIÉ À TOI. The *en* here is difficult to construe. It refers to the whole of the preceding clauses. In modern construction it would be omitted.

[97] DANS LES SUITES. 'After this,' 'henceforth.' For *dans la suite*.

[98] DONNERAI DU MÉLANCOLIQUE. The more ordinary form is *donnerai dans le mélancolique*.

[99] PLAISANTE, 'Agreeable.' See note 95.

[100] QUE DE CET INSTANT. The modern form would be *qu'à l'instant*.

[101] SI MAL BÂTI, 'In such a bad state.' Colloquial.

[102] RAGOÛTANT, 'Tempting,' 'pleasing.' Its earlier and more common meaning is, 'tempting to the palate.' As used here it is familiar, and corresponds with the rest of Harlequin's expressions, though it is by no means an expression confined by Marivaux

to servants. Compare: "Ne voilà-t-il pas un amant bien ragoûtant!" (*Marianne*, 3e partie). "Cependant comme cette personne était fraîche et ragoûtante..." (*Le Paysan parvenu*, 1re partie). "Et à quel âge est-on meilleure et plus ragoûtante, s'il vous plaît?" (id., 5e partie).

[103] TRINQUER, 'To drink a toast.' From the German *trinken*, Italian *trincare*. This verb shows a much more jovial spirit than would the verb *boire*, and, in this case, is more familiar and inelegant.

[104] SI VOUS NE METTEZ ORDRE. After the conjunctions *à moins que* (unless), and *si*, in the same sense, the second part of the negation (*pas*) is omitted. The idiom *mettre ordre à* means 'to look after.'

[105] VOTRE PRÉTENDU GENDRE, 'Intended son-in-law.' The word *prétendu* is commonly used alone, and then means 'intended.' The usage is derived from the meaning of the verb *prétendre à*, 'to aspire to,' 'to desire.' Here, therefore, 'the man who aspires to become your son-in-law.'

[106] VONT LEUR TRAIN, 'Are doing their work,' 'are producing their effect.'

[107] NOUS Y VOILÀ, 'Just what I feared.'

[108] IL EST DE MAUVAIS GOÛT. The *il* refers not to Arlequin, whom Lisette takes for Dorante, but to the idea that she should be loved by one so much her superior socially.

[109] CELA NE LAISSERA PAS QUE D'ÊTRE, 'It will be no less true.' The idiom may be expressed more logically by the omission of the *que* (Littré, "laisser," 20°).

[110] D'HOMME D'HONNEUR. An ellipsis for the more complete expression which later editions print, *foi d'homme d'honneur*.

[111] J'AI MÉNAGÉ SA TÊTE, 'I have spared his mind,' 'I have handled him carefully.'

[112] LE MOMENT. For *l'occasion*.

[113] A VUE DE PAYS, 'From the looks of things.'

[114] FAIT. Some later editions print *tourné*. The idea is the same.

[115] JUSQUE LÀ, 'To such a degree.'

[116] A LA BONNE HEURE, 'As you please.'

[117] AVANT QUE DE. See note 93.

[118] DE VOTRE FAÇON, 'Brought forth by you.' The whole figure is both trivial and bombastic, in perfect accord with the rôle of Harlequin.

[119] ROQUILLE. An ancient wine measure amounting to a quarter of a *setier*. A *setier*, in the current use of the word, was equal to half a *pinte*. A *pinte* was a little less than a *litre* (Hatzfeld and Darmesteter). Hence a *roquille* would be less than an eighth of a *litre*. A synonym for any small measure.

[120] COMME UN PERDU, 'Desperately.'

[121] VALETAILLE, 'Whole set of valets,' Composed of *valet* and the pejorative ending *aille* (Littré).

[122] SERA. The text of 1732 has *fera*, but this is likely a misprint, as the f's and long s's were easily confounded.

[123] IMPERTINENT. Here the actor taking the part of Dorante, profiting by the inattention of Lisette, administers to Harlequin a vigorous kick, which the latter is obliged to receive with equanimity, much to the amusement of the spectators. This byplay is also a reminiscence of the habits of the early *comédiens italiens*, who indulged to excess in *lazzi*, which originally meant, not witticisms, but tricks more or less buffoon in their nature, such as circus clowns still indulge in. We know that Marivaux objected to any liberty being taken with the rôles by the actors. It may well be questioned whether the above-mentioned gesture would have met his approval. In a letter written to Sarcey (published in *Quarante ans de théâtre*, tome II, pp. 271- 275), Larroumet writes as follows upon this subject: "Pour ma part, une longue étude de Marivaux m'a prouvé que *lazzis* et jeux de scène n'étaient nullement le fait des premiers interprètes qui jouèrent sous la direction de l'auteur, mais bien des troupes de petits théâtres qui, après la disparition de la comédie italienne, en 1782, recueillirent plusieurs pièces de Marivaux et les jouèrent un peu partout, jusqu'à ce que Mlle. Contat les fît entrer, vers 1794 et 1796, au Théâtre de la République."

[124] DÉBARRASSE-MOI DE TOUT CECI. A contemptuous expression by which Dorante designates Lisette. It is entirely in keeping with the manners of the day.

[125] NE TE LIVRE POINT. *Livrer* is here taken in the sense of 'betray.'

[126] LA QUESTION EST VIVE, 'That is a leading question.'

[127] UN PETIT BRIN. Equivalent to *un petit peu*. *Brin* means 'spear' (of grass, etc.), and, as in the case of *goutte* (drop) and of *mie* (crumb), has come to indicate any small particle. Often idiomatically translated by 'bit.'

[128] J'AI PEUR D'EN COURIR LES CHAMPS, 'I am afraid of losing my reason.' Compare the expression, *être fou à courir les rues, à courir les champs*, 'to be stark mad' (Littré, "courir," 23°).

[129] DÉCOMPTER, 'Deduct.' Still used, though not commonly, for *rabattre*.

[130] LES MAÎTRES. *On* may be followed by the plural, if taken in a plural sense, although some later editions give the singular, *le maître*. In fact, after this indefinite pronoun, a noun, adjective, or participle may agree in gender and number with the person or persons to whom the indefinite refers.

[131] FONT ... À LEUR TÊTE, 'Have their own way.' The idiom *faire à sa tête* means 'to do as one pleases.'

[132] BEAU JEU. The idiom *avoir beau jeu* is a card term, and means first, 'to hold the best cards,' and hence, 'to have a good opportunity.'

[133] PERRETTE OU MARGOT. Names of the lower classes among servants. The idea is carried out by the reference to the visit to the cellar and the flat candlestick. Compare: "Ne semble-t-il pas qu'il faille tant de cérémonies pour parler à madame? On parle bien à Perrette" (*Marianne*, 2e partie). *Perrette*, from the well-known fable of La Fontaine, *Perrette et le pot à lait*, has come down to us as the personification of the dreamer, the builder of air-castles. *Margot*, a diminutive of Marguerite, is a common term for the chatterbox.

[134] FAUTES D'ORTHOGRAPHE, 'Misapprehensions as to real rank.' The ordinary meaning of the expression, used figuratively, is *fautes de conduite*.

[135] NE VOILÀ-T-IL PAS! An exclamation of surprise. It might here be translated, 'Just listen to that.' It is more correctly expressed by *ne voilà pas*, the barbarism resulting from the consideration of *voilà* as a verb and the introduction of the euphonic *t* and the *il* of impersonal verbs (Littré, "voilà," 10°),

[136] MA MIE. A curious example of deformation. Originally feminine nouns beginning with a vowel took the feminine *ma* before them, the vowel of *ma* being elided. Thus, *m'amie*; but later the word was modified to its present form.

[137] QU'ON NE LES APPELLE. *Que* in the sense of *sans que* requires the negative particle *ne*. It is less frequently used to-day than in the seventeenth and eighteenth centuries. *Sans qu'on les appelle* might replace this expression.

[138] PUISQUE LE DIABLE LE VEUT. An uncomplimentary variant of the proverb. "Ce que femme veut, Dieu le veut."

[139] JE VOUS TROUVE ADMIRABLE, 'I think it is very surprising on your part.'

[140] GÂTÉ L'ESPRIT SUR SON COMPTE, 'Prejudiced you against him.'

[141] ON N'EN A QUE FAIRE, 'We have no need of them.'

[142] EN QUOI DONC. The *en* here must refer to *comme elle tourne les choses*, in Silvia's last remark.

[143] TOUJOURS, 'Still.'

[144] ME NOIRCIR L'IMAGINATION, 'Soil my thoughts.' Marivaux has very consistently preserved the character of the high-born lady that Silvia is, in the remarks he puts into her mouth. It is impossible for her to forget her real rank, or to forget her usual way of considering menials as of an inferior race.

[145] OBJET. Usually, in the seventeenth and eighteenth centuries, denotes a woman loved. Occasionally Corneille, like Marivaux here, employs it to denote a man loved. This, however, is infrequent.

[146] À MOI. There is an ellipsis at the end of Silvia's remark, which, completed, would read: *Il n'y aurait pas grande perte à cela*. Dorante's reply, which is not strictly grammatical, even in the use of the time, would certainly nowadays be constructed differently, e.g., *Non plus que si je m'en allais aussi, moi*.

[147] NE SONT BONNES QU'EN PASSANT, 'Can only be indulged in once in a while.'

[148] JE NE SUIS PAS FAITE POUR ME RASSURER TOUJOURS, 'I do not feel that I could always be sure of...'

[149] CELA NE RESSEMBLEROIT PLUS À RIEN. The sense is: "My attitude towards you would be so extraordinary that it might become compromising" (Larroumet).

[150] IL N'EN SEROIT NI PLUS NI MOINS = *Cela ne changerait rien.* 'It would make no difference.'

[151] J'AMUSERAI, 'Shall I flatter with vain hopes?' Compare: "Il veut que je l'amuse, et ne veut rien de plus" (Corneille, *Sertorius*, II, 3). "Car vous lui promettez tous les huit jours de l'épouser dans la semaine, et il y a près d'un an que vous l'amusez" (Dancourt, *Le Chevalier à la Mode*, I, 7).

[152] JE T'EN ASSURE. The *en* here is unconnected with any other part of the sentence. In modern construction it would not be used.

[153] TE RENDRE SENSIBLE. An expression very frequently, indeed generally, used in the seventeenth and eighteenth centuries for *me faire aimer de toi*. A reminiscence of the days and modes of thought of the *précieuses* and the whole tribe of writers of novels after the manner of *l'Astrée*.

[154] SANS DIFFICULTÉ, 'Undoubtedly.'

[155] IL NE MANQUOIT PLUS QUE CETTE FAÇON-LÀ, 'This is the finishing stroke.'

[156] DANS LE RESPECT. The modern form is *par le respect*.

[157] POUR DANS. An awkward expression. The *pour* might better have been omitted. Later editions give simply *dans*.

[158] HUMEUR. 'Temper,'

[159] SI FORT SUR LE QUI-VIVE, 'Take offence so readily.'

[160] DANS QUELLE IDÉE. _De would be used nowadays instead of _dans.

[161] QUI NE ME CHOQUE. In relative clauses depending upon a negative antecedent, the second part of the negative (*pas*) in the relative clause is generally omitted.

[162] CES MOUVEMENTS-LÀ. 'Emotion.' Compare: "D'un mouvement jaloux je ne fus pas maîtresse" (Racine. *Bajazet*. I. 4). "L'âme n'est qu'une suite continuelle d'idées et de sentiments qui se succèdent et se détruisent: les mouvements qui reviennent le plus souvent forment ce qu'on appelle le caractère" (Voltaire, *Supplément au siècle de Louis XIV*. 2e partie).

[163] QUERELLÉE, 'Taken her to task.'

[164] UN ESPRIT. In ordinary French of the present day the *un* would be omitted.

[165] SURPRISE. The feminine form of the participle is admissible after *on*.

[166] UN MAUVAIS ESPRIT. Referring to Silvia, although the idea is clear, grammatical consistency is overthrown in the next line when the pronoun *la* is used instead of *le*.

[167] DE LA CONSÉQUENCE, 'What may be inferred.'

[168] EST. Some later editions give *soit*. This difference in the mode used in various editions is but another proof of the elasticity of the subjunctive in French. Either mode is here correct, the indicative expressing greater positiveness, and the subjunctive more doubt, in the supposition.

[169] J'Y METS BON ORDRE, 'I look after that,' or 'I see that he doesn't. See note 104.

[170] APOSTILLE, 'Observation.' Literally 'postscript,' from *ad* and *postillam* (low Latin for 'explanation,' 'note.' Littré).

[171] AIMABLE, 'Courteous.'

[172] QUE TU NE ME CHAGRINES. See note 137.

[173] JE T'EN OFFRE AUTANT, 'I can say the same to you.'

[174] MOUVEMENTS. See note 159.

[175] OÙ. Later editions give *que*, which is preferable in modern French. The relative pronoun should not follow a construction similar to that of its antecedent placed in the clause immediately preceding. The same is true of the conjunctive adverb *où* (P. Larousse). One should not, therefore, say: *C'est à vous à qui je parle. C'est dans cette maison où je suis né. C'est ici où je l'ai trouvé. C'est de toi dont il écrit. Que* preferred in each case.

[176] A QUI. See preceding note. A construction much blamed by all modern authorities, although common to Marivaux, and used also by Boileau, Molière, and others. "*C'est à vous, mon Esprit, à qui je veux parler*" (Boileau, *Satire IX*, l. i). "*Mais, madame, puis-je au moins croire que ce soit à vous à qui je doive la pensée de*

cet heureux stratagème..." (Molière, *L'Amour médecin*, III, vi). In this case *que* would be better than *à qui*, and is so printed in most of the later editions.

[177] PÉNÉTRER = *Découvrir*.

[178] AVANT QUE DE. See note 93.

[179] NEUVE, 'Novel.' Compare: "C'était bien le plan le plus original, le plus beau, le plus neuf!" (Mérimée, *la Guzla*, *avertissement*).

[180] IRRÉGULIER, 'Unseemly,' 'impolite.'

[181] JUSQUE LÀ. See note 115.

[182] LUI FEROIT TORT. Here modern usage requires the partitive *du*.

[183] SUR L'ARTICLE DE, 'Concerning,' 'in the matter of.'

[184] LUI. Marivaux felt the charm of this artless reply, and repeated it in *l'Épreuve* (see Introduction, p. lxiii), with the added epigram of Lisette: "Et quel est donc cet homme qui s'appelle lui par excellence?"

[185] GUIGNON, 'Bad luck.' From *guigner* ('to ogle,' 'to peep'), and has some connection with the idea of the evil eye (Littré).

[186] CELA N'EST POINT CONTRAIRE À FAIRE FORTUNE. *Cela n'empêche pas de faire fortune* is more modern and better French.

[187] IMAGINATION. See note 44.

[188] IL LUI PREND. *Il* is redundant, and in some of the later editions is omitted.

[189] ACCOMMODONS-NOUS, 'Let us compromise.' Compare: "Le Ciel défend, de vrai, certains contentements; mais on trouve avec lui des accommodements." (Molière, *le Tartuffe*).

[190] FRIAND, 'Eager.' Primarily *friand* signified the gift of a delicate taste, and a rare appreciation of dainties. As used by Harlequin it recalls his *ragoûtant*. Cf. note 132.

[191] HABIT DE CARACTÈRE. Garb which designates, which characterizes any particular profession. As used here, it signifies Harlequin's livery as valet.

[192] GALON DE COULEUR, 'The fact that I wear livery.' The reference is to the braiding on the livery-coats worn by the retainers and domestics of the nobility in the seventeenth and eighteenth centuries, as well as at the present day. "Après son deuil (the author speaks of Lauzun, who had gone into mourning for the Grande Mademoiselle), il ne voulut pas reprendre sa livrée, et s'en fit une de brun presque noir, avec des galons bleus et blancs" (Saint-Simon, *Mémoires*, I).

[193] BUFFET, Side-table, on which are placed the dishes destined for table service, and on which they may be left after clearing the table. The servants probably often ate the 'leavings' at this table, which may have given rise to the term *buffet* for the servants' eating-room, which is the sense in which the word is used here. Compare: "Je suis las d'être bien battu et mal nourri... Je suis las enfin d'avoir de la condescendance pour vos débauches, et de m'enivrer au *buffet*, pendant que vous vous enivrez à table" (Regnard, *Attendez-moi sous l'orme*, Sc. I).

[194] SUCCÈS = *Résultat*.

[195] EN CONTEZ À. See note 38.

[196] LE LANGAGE BIEN PRÉCIEUX. The use of the expression *du goût*, in the sense of 'a liking,' 'a fancy,' was much more *recherché* in the eighteenth century than now. Hence Mario's feigned surprise at hearing such words from the lips of a supposed valet. Compare: "Goût, en galanterie, simple inclination, amusement passager, mot des gens de cour" (De Caillières, 1690).

[197] A LE BIEN PRENDRE, 'If you look at things rightly.'

[198] PASSEZ, 'Overlook.'

[199] LES, in later editions *mes*, which is evidently the better form.

[200] EST BIEN AUSSI, for *tout aussi*.

[201] QUE JE NE L'AIME. See note 137.

[202] TON COEUR A DE CAQUET, 'How effusive your heart is.'

[203] CELA VAUT FAIT = *C'est comme si c'était fait: Regardez la chose comme faite* (Dict. of the Academy, 1878).

[204] IMPERTINENCE = *Mésalliance*.

[205] ET IL EST TOUT AU PLUS UNI. The edition of Duviquet renders this passage as follows: "Et il est tout des plus unis." Larroumet explains it: "Et il est des plus ordinaires, c'est à dire que toute femme a un amour- propre semblable à celui-là." Translate: 'And it is the commonest (most ordinary) kind.' For *uni* in this sense see Littré, 10°. Compare: "Elle aurait cru se dégrader par le soin de son ménage, et elle ne donnait pas dans une piété si vulgaire et si *unie*" (*le Paysan parvenu*, 4e partie).

[206] BIEN CONDITIONNÉE, 'In pretty good condition,' 'pretty well turned (upset).' A peculiar use of this past participle. Duviquet translates it, "Une tête qui réunit toutes les conditions nécessaires pour être réputée sage, forte, bien puissante." I prefer to construe it: 'brought into the condition which Lisette desires,' that is to say, 'subject to her charms.' If the context were not clear enough, its use in line 13, below, would suffice to explain it.

[207] LE, referring, of course, to Dorante, and not to tête, as the gender of the pronoun shows.

[208] PRENDRAI DE PART, 'Care for.'

[209] QU'IL S'ACCOMMODE, for the more modern *qu'il s'arrange*.

[210] SI JE LUI DIS, for *si je le lui dis*. Marivaux often omits the direct object pronoun in similar constructions. See *le Legs*, note 25, and *les Fausses Confidences*, note 127.

[211] LE, see note 207.

[212] J'AI TROP PÂTI D'AVOIR MANQUÉ DE VOTRE PRÉSENCE, ET J'AI CRU QUE VOUS ESQUIVIEZ LA MIENNE. An absurd metonymy, perfectly consistent, however, with Harlequin's jargon, and very similar to the fifth example of *Marivaudage*, Introduction, p. lxxiv.

[213] IL EN ÉTOIT QUELQUE CHOSE, 'That is about the truth.'

[214] ENTREPRIS LA FIN DE MA VIE, 'Do you intend to make me die?'

[215] AVANT QUE JE LA DEMANDE À LUI, etc. The modern construction of this sentence would be: *Avant que je ne la lui demande, souffrez que je vous la demande à vous*.

[216] RENDRE MES GRÂCES. In modern usage the *mes* is omitted in this locution.

[217] NENNI, 'No.' An antiquated negative particle, coming from *non illud*, as *hoc illud* gave *oïl* > *oui* (Littré).

[218] IL This second *il* refers to *présent*.

[219] NE FAITES POINT DÉPENSE D'EMBARRAS, 'Don't waste your confusion,' 'keep such feelings for a more fitting occasion.'

[220] D'OÙ VIENT ME DITES-VOUS CELA? 'Why do you tell me that?' A strange wording for *D'où vient que vous me dites cela?* *D'où vient*, as used by Marivaux, is generally synonymous with *pourquoi*.

[221] VOILÀ OÙ GÎT LE LIÈVRE, 'That's where the secret lies.' A well-known proverbial expression, worded also, "C'est là que gît le lièvre."

[222] A TIRER, 'To be allowed for.'

[223] GLOIRE, 'Rank,' 'show.'

[224] J'ENTRE EN CONFUSION DE MA MISÈRE, 'To whom I have been ashamed to reveal my lowly station.'

[225] PARDI. See note 15.

[226] FAUTES D'ORTHOGRAPHE. See note 134.

[227] N'APPRÊTONS POINT À RIRE, 'Let us give them no occasion to laugh at us.' *Apprêter à rire*, Littré, 8°, also Dict. de l'Acad., 1878.

[228] HABIT D'ORDONNANCE, 'Livery.' Until 1666 the regiments in the French army wore the livery of the colonel commanding. After that date they wore the king's livery or uniform, though some regiments, more highly favored, wore the actual colors of the royal livery; the uniform was in fact nothing but a mark that the wearers belonged to the sovereign. Harlequin has played upon this fact in a preceding scene, when he has called himself "un soldat d'antichambre."

[229] CELA NE LAISSE PAS D'ÊTRE. See note 109.

[230] TANT Y A QUE, 'However that may be,' or 'Nevertheless, the truth is that.'

[231] LA VOILÀ BIEN MALADE, 'She is pining with love for me.'

[232] PAR LA VENTREBLEU, *Ventrebleu*, written also *ventrebieu*, is a euphemism for *ventre (de) Dieu*. A familiar interjection; admitted by the Academy, 1878. For the *la*, compare a similar corruption of *palsambleu* (*par le sang [de] Dieu*) into *par LA sambleu*, and *corbleu* (*corps [de] Dieu*) into *par LA corbleu*.

[233] CASAQUE. Harlequin's loose upper garment or jacket.

[234] SOUQUENILLE. A long outer garment of coarse cloth, worn especially by grooms in the care of their horses.

[235] UN AMOUR DE MA FAÇON, 'A passion inspired by me.'

[236] SUJET À LA CASSE, 'Apt to be thwarted.' *Casse*—literally 'breakage.'

[237] FRIPERIE, 'Old clothes.' Used colloquially; as in English, 'duds.'

[238] POUSSER MA POINTE, 'Carry out my purpose.'

[239] LA MIENNE. Refers to *fripérie*.

[240] NOUS L'AVONS DANS NOTRE MANCHE. "Avoir une personne dans sa manche, En disposer à son gré" (*Dictionnaire de l'Académie française*). The expression, no doubt, is derived from the custom of using the full sleeves as a receptacle for all manner of objects to be carried about by the wearer at a time when pockets were not worn. It is still in vogue in certain cases— military officers, for instance, carry their handkerchiefs in their left sleeve. Théophile Gautier, in his *Voyage en Italie*, speaks of giving to a couple of monks "quelques zwanzigs pour dire des messes à notre intention. Les bons pères prirent l'argent, le glissèrent dans le pli de leur manche."

[241] PÂTE D'HOMME. A familiar expression for 'sort of a man.'

[242] VOUS M'EN DIREZ DES NOUVELLES, 'You will see that I am right.' See *Nouvelle*, Littré, 1°. Compare: "(Madame Patin) Tu ne sais ce que tu dis. (Lisette) Vous m'en direz des nouvelles" (Dancourt, *le Chevalier à la Mode*, I, IX).

[243] VOS PETITES MANIÈRES, 'Your rude manners.' By apposition to *les belles manières*, the manners of a class above one's own.

[244] NOUS VIVRONS BUT À BUT, 'We shall live on the same footing.' To understand Harlequin's impertinent remark, it must be remembered that while he is well aware of the real rank of both Lisette and Silvia, Dorante is still ignorant of it.

Harlequin knows his master to be in love with the latter, and to be about to marry her, in spite of the apparently tremendous difference in rank, and allows himself a little sarcasm at the expense of his master. This attitude of the domestic towards his superior is not infrequent in the comedies of the seventeenth and eighteenth centuries.

[245] PRÉVENU, 'Forestalled.'

[246] CE N'EST PAS À MOI À ... DEMANDER. See note 7.

[247] ENTENDEZ. *Entendre* is here used for *comprendre*.

[248] EST-CE À VOUS À VOUS PLAINDRE. See note 7. Some later editions print *de vous plaindre*.

[249] VOUS RENDRE SENSIBLE. See note 153.

[250] VOUS ÊTES SENSIBLE À, 'You share.'

[251] JE N'Y TÂCHERAI POINT. This construction would not now be admissible. The modern form would be, *Je ne tâcherai point de le faire*.

[252] LE MÉRITE VAUT BIEN LA NAISSANCE. A theme often repeated by Marivaux. Compare: "Son exemple encourageait quiconque avait du mérite sans naissance" (Voltaire, *Russie*, I, 12). Voltaire founded his comedy, *Nanine*, upon this line of Marivaux. The Comte d'Olban has fallen in love with Nanine, a girl brought up by his mother, the Marquise d'Olban, and who occupies the position of half maid, half companion. She is a peasant's daughter, but the Count marries her, nevertheless, after he has declaimed a number of speeches full of very noble and liberal ideas on equality and the worth of real virtue, of which the following extract is a fair sample: —

Je ne prends point, quoiqu'on en puisse croire,
La vanité pour l'honneur et la gloire,
L'éclat vous plaît; vous mettez la grandeur
Dans des blasons: je la veux dans le coeur.
L'homme de bien, modeste avec courage,
Et la beauté spirituelle, sage
Sans bien, sans nom, sans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

[253] MADAME. Note that this is the first time Dorante has so addressed Silvia. That is because it is only now that he has learned her real rank.

[254] ALLONS, SAUTE, MARQUIS! from Regnard's *le Joueur* (1696), IV, vi.